

HIVER 2015/2016

Vallée de la Culture V.12

La REVUE CULTURELLE DU DÉPARTEMENT
DES HAUTS-DE-SEINE

PAYSAGES

Le VOYAGE DES PEINTRES
EN ÎLE-DE-FRANCE

CONTEMPORAINS

ÉLOGE DE LA LUMIÈRE

COP 21

Le THÉÂTRE DES NÉGOCIATIONS

CHATEAUBRIAND

DE RETOUR à La Vallée-aux-Loups



DE BELLES avancées



© CD92/Olivier Ravoir

Patrick Devedjian
Député et président
du conseil départemental
des Hauts-de-Seine

À la Vallée-aux-Loups, la Maison de Chateaubriand vient d'accueillir le plus célèbre portrait de Chateaubriand, un modello peint par Girodet. Cette acquisition se double d'un appel à tous ceux qui souhaitent devenir mécènes, et dont la participation peut être de niveau très variable.

À quelques pas, à l'Arboretum, c'est le cèdre bleu pleureur de l'Atlas âgé de 120 ans qui a été consacré « Arbre de l'année » par un jury national.

Au Domaine départemental de Sceaux, le château-musée va exposer ce printemps les œuvres des peintres de l'attachante Île-de-France du XIX^e siècle : Renoir, Sisley, Huet, Corot et tant d'autres. En partenariat, deux autres expositions sur le thème

de la « Belle Boucle » de la Seine, selon l'expression consacrée, se dérouleront dans des villes qui bordent le fleuve : à Meudon, au charmant musée d'art et d'histoire, ancienne demeure d'Armande Béjart, et au musée français de la Carte à jouer d'Issy-les-Moulineaux qui a accueilli cet automne sa Biennale, un grand moment d'art contemporain dans les Hauts-de-Seine.

Ce numéro donne un large écho à ces événements, dont la vitalité artistique confère un nouveau visage aux Hauts-de-Seine. Pour preuve, la création récente de deux sites à l'architecture novatrice :

Le Plus Petit Cirque du Monde à Bagneux, et le « 25 » à Chaville. Les villes se reconnaissent ainsi dans le grand mouvement de la Vallée de la culture, notre audacieux projet lancé voici maintenant huit ans.

À Albert-Kahn, notre autre domaine départemental, la construction du nouveau musée a débuté ainsi que la restauration à l'identique des maisons traditionnelles japonaises bâties dans son jardin.

Quant à notre Cité musicale en cours de construction sur l'île Seguin, et dont l'un des deux architectes a reçu le fameux Prix Pritzker, le chantier s'achèvera à la fin de cette nouvelle année 2016.

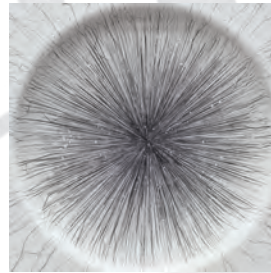
**« NOS TROIS MUSÉES
ET DOMAINES
DÉPARTEMENTAUX.
DONT LE RAYONNEMENT
EST INTERNATIONAL.
ONT LA CHANCE ET LA
PARTICULARITÉ D'ASSOCIER
RICHESSES VÉGÉTALES,
CULTURELLES ET
PATRIMONIALES... »**

PATRICK DEVEDJIAN

Vallée de la Culture V.12

LA REVUE CULTURELLE DU DÉPARTEMENT
DES HAUTS-DE-SEINE

SOMMAIRE



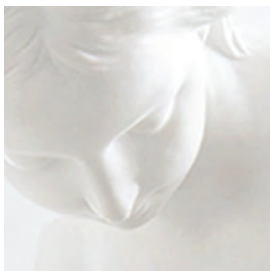
34



6



10



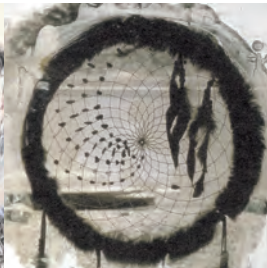
98



84



104



34



34

Vallée de la culture est une publication semestrielle éditée par le conseil départemental des Hauts-de-Seine.

2-16 bd Soufflot
92015 Nanterre cedex

Directeur de la publication :
Muriel Hoyaux

Rédacteur en chef :
Hervé Colombet
hcolombet@hauts-de-seine.fr

Création graphique :
Communic'Art
www.communicart.fr

Conception, réalisation et mise en page :
Olivier Beckers (directeur artistique)
Philippe Planchon

Documentation iconographique :
Stephanka Kissiova Toussaint,
skissiova@hauts-de-seine.fr

Photogravure-impression-routage :
Bialec 95 bd d'Austrasie
BP 10423 - 54001 Nancy cedex

Diffusion et commandes de numéros :
Annie Poirier, apoirier@hauts-de-seine.fr

Dépôt légal : 4^e trimestre 2015
ISSN : 2109-5795



Reproduction même partielle interdite sans autorisation de l'éditeur.
Les opinions émises n'engagent que leurs auteurs.
Les titres, intertitres, chapeaux et légendes sont de la responsabilité de la rédaction.

ACTUALITÉ

6 CHATEAUBRIAND DE RETOUR À LA VALLÉE-AUX-LOUPS

Le Département vient d'acquiescer le portrait de Chateaubriand par Girodet. Il lance à cette occasion un appel à mécènes.

EXPOSITIONS

10 ÎLE-DE-FRANCE : LES PEINTRES EN EXCURSION

Les environs de Paris et la « Belle Boucle » de la Seine comme on ne les voit plus... Trois musées des Hauts-de-Seine, Sceaux, Issy-les-Moulineaux et Meudon, accueillent les tableaux des plus grands peintres des paysages de l'Île-de-France au XIX^e siècle.

28 LES ROUART À L'ATELIER GROGNARD

La dynastie des peintres s'expose à Rueil-Malmaison : Henri (1833 – 1912), Ernest (1874 – 1942), Augustin (1907 – 1997).

CONTEMPORAINS

34 ÉLOGE DE LA LUMIÈRE

En images, le noir et blanc (et vice-versa) de la

remarquable Biennale d'art d'Issy... Petit portrait d'Agnès Pezeu... *Sèvres Outdoors* dans les jardins de la Cité de la Céramique... Les lauréats de la Fondation Colas à Boulogne...

58 RUBRIQUES ET CHRONIQUES

Politique culturelle LA MUSIQUE CLASSIQUE POUR TOUS

Orchestres en résidence, actions pédagogiques, festivals... Panorama.

Les Amandiers, « théâtre des négociations »

Quand deux cents étudiants venus du monde entier simulent à Nanterre la Conférence internationale sur le climat.

Entretiens Albert-Kahn
La ville demain. Entretiens avec Thierry Gaudin et Paola Viganò.

14-18
La fin de la guerre en archives.

Un homme, un lieu
Dagobert, un « bon Roi » à Clichy.

ALBERT-KAHN

84 MAISONS JAPONAISES

Fin de la restauration en juillet 2016 pour ces deux petits trésors.

PATRIMOINE

88 SAINT-SULPICE À ISSY

À la découverte, en photos et en dessins, de ce haut lieu fondé en 1642 qui est l'un des six séminaires français en activité.

SCULPTURE

98 SÈVRES : IMMERSION DANS LE BLANC

Avec *La manufacture des Lumières. La sculpture de Louis XV à la Révolution*, la Cité de la Céramique met en valeur une facette de son « or blanc », celle des biscuits nés en 1752.

HISTOIRE

104 CHATEAUBRIAND ET LE MOYEN ÂGE

Les temps médiévaux ont nourri toute l'œuvre littéraire et politique de l'écrivain. Un web-documentaire le raconte.

110 CHRONIQUE DE L'ŒIL

Le cinéma *Plaisir* à Paris en 1918

112 ET POUR MÉMOIRE

Le Prix Chateaubriand 2015, le cèdre bleu de l'Arboretum « arbre de l'année », les derniers travaux de la cité musicale de l'île Seguin, le « Plus petit cirque du monde » à Bagneux, le « 25 de la Vallée » à Chaville, Bernard Dorival au musée de Meudon...

Retrouvez intégralement la revue en ligne sur WWW.HAUTS-DE-SEINE.FR rubrique culture



CHATEAUBRIAND

DE RETOUR à La Vallée -aux- LOUPS

PAR BERNARD DEGOUT
DIRECTEUR DE LA MAISON DE CHATEAUBRIAND
DOMAINE DÉPARTEMENTAL DE LA VALLÉE-AUX-LOUPS

« Portrait d'un homme méditant sur les ruines de Rome »... C'est ainsi que le peintre Girodet baptisa son chef-d'œuvre représentant Chateaubriand. Le *modello* de ce tableau célèbre, demeuré jusqu'ici inédit, vient d'être acquis par le Département des Hauts-de-Seine qui a lancé à cette occasion un appel à mécènes.

au maire de Saint-Malo, qui lui demandait en 1839 de poser pour un tableau destiné aux salons de l'Hôtel de ville, Chateaubriand répondit par la négative : « *M^{me} de Chateaubriand possède le seul portrait qui existe de moi. C'est un chef-d'œuvre de Girodet, il le fit en 1807, à mon retour de Terre Sainte* ». En revanche, il annonçait à l'édile que ce tableau serait offert à sa ville natale après son décès et celui de son épouse. Il y eut à la vérité d'autres portraits peints de Chateaubriand, mais c'était le seul dans lequel il se reconnût.

Une nouvelle pièce maîtresse pour la Maison de Chateaubriand

Les circonstances dans lesquelles cette œuvre fut réalisée comportent encore bien des zones d'ombre, mais il semble possible d'en proposer une chronologie sommaire. Chateaubriand était d'abord entré en relation avec Pierre-Narcisse Guérin, qui peignit, en 1806 vraisemblablement, un portrait demeuré inachevé, bien que très abouti ; l'année suivante, durant le voyage de Chateaubriand en Orient (juillet 1806-juin 1807), ou juste après son retour, le propriétaire du *Journal des Débats* devenu en 1805 *Journal de l'Empire*, Louis-François Bertin, avec

lequel Chateaubriand s'était lié d'amitié à Rome quelques années plus tôt, passa commande à Girodet du tableau, vite célèbre, d'*Atala au tombeau*. Guérin en a-t-il nourri quelque dépit ? Il n'a, en tout cas, pas terminé son œuvre, renvoyant alors expressément Chateaubriand vers « *le peintre de sa Vierge américaine* » – un peintre qui était au demeurant un grand lettré, et dont l'itinéraire politique présentait par surcroît quelque similitude avec celui suivi par Chateaubriand.

« Malheureusement je n'ai pas l'art de M. Girodet, et tandis qu'il embellit mes peintures, j'ai bien peur de gâter les siennes »

Les premières séances de pose pour le visage eurent vraisemblablement lieu peu après le retour de Chateaubriand de Terre Sainte : son teint très bronzé, attesté par plusieurs contemporains, explique que Girodet le fit sombre, comme le relevèrent tous les commentateurs : « *Il le fit noir comme j'étais alors* », écrivit bien plus tard Chateaubriand. Le tableau put être contemplé dans l'atelier du peintre dès le mois de mai 1810 ; mais une correction apportée par Chateaubriand, en toute dernière minute, à la première édition de son épopée des *Martyrs*,

suggère que la peinture était achevée en février-mars 1809 – qui est d'ailleurs le millésime indiqué plus tard par Girodet lui-même pour cette œuvre.

Un dessin conservé à la Maison de Chateaubriand montre que Girodet avait dans un premier temps envisagé de représenter Chateaubriand assis, au milieu de ruines, près d'une stèle. Il a ensuite abandonné ce projet, qui par parenthèse l'apparentait à la figuration retenue par Guérin, pour présenter Chateaubriand debout, légèrement « hanché », dans une pose qui trouve une lointaine inspiration dans le *Satyre au repos* de Praxitèle, ce qui n'est pas sans ironie, mais Girodet y avait déjà eu recours en 1797 pour une représentation du député de Saint-Domingue, Jean-Baptiste Belley.

L'arrière-plan romain, que Girodet avait pu observer sur place, et que Chateaubriand avait décrit dans sa *Lettre sur la campagne romaine* (1804), est figuré avec une très grande précision, et suggère au moins deux interprétations de la peinture. Représenté sans attribut particulier, habillé à la mode du temps, Chateaubriand peut tout aussi bien méditer la vanité des choses du monde (thème de sa *Lettre*) qu'avoir les yeux tournés vers l'avenir, au-delà de l'Empire dont les ruines romaines en arrière-plan préfigureraient la disparition : la réalisation du tableau est en effet postérieure au fameux article du *Mercure de France* qui comparait l'Empereur à Néron, et le menaçait d'un nouveau Tacite « *chargé de la vengeance des peuples* ».

Le 16 septembre dernier, à la Maison de Chateaubriand, Patrick Devedjian, président du conseil départemental, dévoile en compagnie de Bernard Degout, directeur de la Maison, et de Sidonie Lemeux-Fraitot, spécialiste du peintre Girodet, l'acquisition par le Département, pour une somme de 425 000 €, du portrait de Chateaubriand peint par Girodet.



« Mon cher maître, j'ai été bien longtemps à prendre chez vous mon seul titre à l'immortalité. Enfin j'ai le bonheur de pouvoir vous le demander aujourd'hui. Mme de Marigny, ma sœur, qui vous remettra ce billet, vous remettra aussi le prix convenu avec notre ami Bertin. Il est bien au-dessous de votre ouvrage que je garderai comme un présent et non comme une chose payée à sa juste valeur. Mille compliments affectueux. De Ch. »

Lettre de Chateaubriand à Girodet, 26 septembre 1812. Il semble bien (sauf si Bertin a de son côté contribué à l'achat du tableau) que Girodet ait consenti à Chateaubriand un prix d'ami en ne lui demandant que 1 500 francs, la moitié du montant habituel pour un portrait en pied.

Le seul portrait dans lequel Chateaubriand se reconnaissait

Présenté au Salon de 1810, ce fut le seul des portraits exposés par Girodet qui fut désigné par une circonlocution : « *Portrait d'un homme méditant sur les ruines de Rome* ». Les intitulés des autres mentionnaient l'initiale du nom du sujet, comme ce « *Portrait de Mad. la comtesse de P. ...* » qui, des œuvres de Girodet de cette catégorie, fut la plus appréciée par les critiques. Napoléon, visitant le Salon, aurait déclaré que Chateaubriand avait « *l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée* ». C'est

« Ce magnifique modello était demeuré jusqu'ici inédit : c'est une version plus intime de la toile de Saint-Malo. »

l'entourage de Bertin, et notamment François Guizot ou le critique Jean-Baptiste Boutard, et pour ce dernier le 9 janvier 1811, soit quelques semaines seulement avant la confiscation par décret impérial du *Journal de l'Empire*, qui rendirent au tableau pleine justice (« *l'artiste, fidèle à la loi de Thèbes, qui commandait d'embellir en imitant, a réuni le sentiment du grandiose au sentiment de la nature* », jugea Guizot) ou en annoncèrent de façon prémonitoire le retentissement à venir : « *Un jour, quand les murmures et les brigues de l'envie contemporaine auront cessé ; que l'équitable avenir se sera soulevé en faveur des merveilles de notre siècle, que de tant de livres et tant de tableaux qu'on présente pêle-mêle à notre admiration, il ne restera que les chefs-d'œuvre, ce sera un précieux et beau monument que le portrait de l'auteur du Génie du Christianisme et des Martyrs, par le peintre d'Une scène de Déluge et du tableau d'Atala* »

(Boutard). La postérité a confirmé ces jugements, et assez rapidement, à en juger par sa diffusion par l'estampe ainsi que par les copies qui en furent faites, dont celle que commença François-Louis Dejunne et qu'acheva le Maître en 1811, aujourd'hui conservée au musée national des châteaux de Versailles et de Trianon (l'original, conformément à la volonté de Chateaubriand, se trouve à Saint-Malo, aujourd'hui dans les collections du musée d'Histoire de la ville).

Le magnifique *modello* acquis par le Département des Hauts-de-Seine pour la Maison de Chateaubriand était demeuré jusqu'ici inédit. Cette œuvre, qui n'est pas une esquisse mais bien le tableau intégral dans une version plus petite – et plus intime, si l'on peut dire – que la toile de Saint-Malo, constitue désormais, avec la méridienne sur laquelle posa Juliette Récamier dans l'atelier de David, les autographes et les éditions rares conservés à la bibliothèque, une des pièces majeures des collections de la Maison de Chateaubriand. ■

Maison de Chateaubriand. Tél. : 01.55.52.13.00.
Maison-de-chateaubriand.hauts-de-seine.fr

« J'AIME, JE SUIS MÉCÈNE »

Pour la première fois, le Département lance un appel aux dons destiné au grand public, afin qu'il s'approprie cette œuvre désormais accessible à tous. La souscription est ouverte jusqu'au 31 janvier 2016.

En contrepartie, un certain nombre d'avantages sont proposés en fonction du niveau de contribution, comme des dîners, des entrées gratuites, des objets collector... À partir de 10 euros de don, les mécènes recevront un reçu fiscal donnant droit à une réduction de l'impôt sur le revenu à hauteur de 66%.

Retrouvez toutes les modalités de l'opération ainsi que les informations sur l'œuvre...

- au 01 41 37 13 06
- sur le site : jaimechateaubriand.fr
- sur facebook : [jaimejesuismecene](https://www.facebook.com/jaimejesuismecene)





Île-De-Fra

LES PEINTRES EN EXCURSION

Trois musées des Hauts-de-Seine, ceux de Sceaux, Issy-les-Moulineaux et Meudon, accueillent des expositions sur le thème des paysages d'Île-de-France et plus particulièrement des environs de Paris et de « la Belle Boucle » de la Seine.

Du 16 décembre au 20 mars 2016, au musée de la Carte à Jouer d'Issy-les-Moulineaux : « La Belle Boucle de la Seine, des impressionnistes aux années 1930 »

Du 18 mars au 10 juillet 2016, au musée départemental du Domaine de Sceaux : « Les environs de Paris, du romantisme à l'impressionnisme »

Du 8 avril au 24 juillet 2016, au musée d'art et d'histoire de Meudon : « La Belle Boucle de la Seine du néo-classicisme au romantisme »

Nice



◀ *Vue prise de la terrasse de Bellevue.*
François-Edme Ricois, 1923.
Huile sur carton marouflée sur toile, 31,5x4,5 cm.
Musée du Domaine départemental de Sceaux.

Depuis les jardins de l'ancien château de Meudon, la vue portait sur la « Belle Boucle » de la Seine et la colline du mont Valérien.

AU MUSÉE DU DOMAINE
DÉPARTEMENTAL DE SCEAUX

GÉNIE DES LIEUX

PAR FLORA TRIEBEL
CONSERVATEUR AU MUSÉE DU DOMAINE DÉPARTEMENTAL DE SCEAUX
COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION

À travers une centaine de tableaux, dessins et photographies de Corot, Daubigny, Renoir, Sisley, Jongkind ou encore Atget... *Paysages. Les environs de Paris. Du romantisme à l'impressionnisme* rend hommage à la beauté des sites de l'Île-de-France, célébrée avec passion par le siècle, le XIX^e, qui fut celui du paysage.

Allée de peupliers >
aux environs
de Moret-sur-Loing.
Alfred Sisley (1839-1899).

© RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Hervé Lavandowski





a

u XIX^e siècle, la peinture de paysage, genre jusque-là mineur, est jetée au centre des débats artistiques. Retour à la nature et rejet de la culture classique assimilée à l'Italie : tels sont les lieux communs des controverses où l'Île-de-France apparaît comme le territoire d'une alternative libératrice pour les peintres. Des romantiques aux impressionnistes, les contemporains assistent, de salon en salon, à la naissance de nouveaux motifs, inspirés des paysages franciliens que chaque génération artistique s'approprie.

L'œil sauvage

Alors que le voyage en Italie reste l'absolu de la formation académique, les peintres de la génération romantique, autour de 1830, posent un regard neuf sur les paysages qui entourent la capitale. « *On va bien loin chercher des motifs, on n'en trouve pas de plus beaux que ceux que l'on peut trouver à Paris ou aux environs : le Parc de Saint-Cloud est, en son genre, aussi grand de style que la campagne de Rome* », écrit le peintre Paul Huet. Les artistes cultivent en Île-de-France un « *œil sauvage* », recherchent le retour à la nature pour s'abstraire de la culture classique et se délivrer des sujets de la peinture d'histoire. L'Île Seguin fut pour cette génération un de ces « lieux-motifs », où la nature exerce un magnétisme mystérieux, nouveau et libérateur. Un critique d'art décrit l'île en ces termes en 1869 : « *L'Île Seguin existe encore en pleine Seine, non loin de Sèvres, mais dépouillée de ses grands arbres, tondue, fauchée. Au temps où Paul Huet l'habita, l'île était hérissée et verdoyante comme une forêt du Nouveau Monde. La nuit, les maraudeurs venaient y scier les arbres, et les braconniers y tendaient des collets* ».

Le choix de ces nouveaux objets de contemplation accompagne un changement majeur de la façon de peindre. Les artistes s'évadent des ateliers : c'est le plein air. Les peintres s'imposent parfois de rudes conditions de travail, dans le froid, sous la pluie, pour saisir avec sincérité les paysages sans *decorum* à l'antique. De Théodore Rousseau à Claude Monet, les peintres revendiquent un nouveau professeur, la nature. Le peintre François-Louis Français, élève de Corot, va jusqu'à signer « *Français, élève de Bougival* ».

Fraternités artistiques


Le peintre « *ensauvagé* » part cependant rarement seul sur le motif. Tout au long du XIX^e siècle, des communautés artistiques se forment en Île-de-France qui supplantent le modèle de l'atelier parisien. Les artistes travaillent en groupe, dans « l'atelier grandeur nature », à l'Isle-Adam, à Cernay, à Grez-sur-Loing, à Auvers-sur-Oise... Barbizon fut le creuset artistique le plus marquant, réunissant des peintres français comme étrangers, permettant au pleinairisme de gagner l'Europe entière. L'attrait de la forêt de Fontainebleau, répertoire de sujets variés, était redoublé par l'accueil chaleureux réservé aux artistes dans un lieu qui a fait date : l'auberge Ganne. Dans le roman *Manette Salomon*, les frères Goncourt donnent une idée de l'atmosphère joviale qui régnait dans l'auberge : « *Le dîner était la grande récréation de la journée. Ce qui le sonnait, c'était le coucher du soleil [...]. Un à un, les peintres rentraient dans cet établissement qui pavait de lumière la rue du village [...]. Des rires tombaient dans les plats. Une grosse joie de jeunesse, une joie de réfectoire de grands enfants, partait de tous ces appétits d'hommes avivés par l'air creusant de toute une journée en forêt* ». Le registre de police de l'auberge conserve la trace des artistes qui y sont passés de 1848 à 1861 : le peintre Théodore Rousseau, le sculpteur Antoine-Louis Barye, le caricaturiste Honoré Daumier, ainsi que les peintres dits académiques comme Thomas Couture et Jean-Léon Gérôme. On pourrait ajouter le photographe Eugène Cuvelier, qui épousa la fille de l'aubergiste Ganne et choisit Corot comme témoin de mariage. Fontainebleau devient un lieu de référence, où les générations artistiques se passent le témoin. Au printemps 1863, alors qu'ils viennent de se rencontrer dans l'atelier de Charles Gleyre, peintre officiel, les jeunes Alfred Sisley, Auguste Renoir, Claude Monet et Frédéric Bazille s'affranchissent de son enseignement et vont en forêt de Fontainebleau, sur les pas de Corot et de Jean-François Millet.

Bougival fut aussi un de ces foyers artistiques élus par les peintres, et les frères Goncourt lui réservent cet éloge dans leur *Journal*, le 27 août 1855 : « *Bougival, la patrie et l'atelier du paysage, où chaque arbre, chaque saule, chaque déchirure de terrain vous rappelle une exposition, où l'on se promène en entendant "Ceci a été fait par ***, ceci a été dessiné par***, ceci a été peint par ***"* ». En 1844, Henri-Charles-Antoine Baron, Français et Célestin Nanteuil, élèves de Corot, amarrent un brick, qu'ils surnomment *la Grenouille*, sur l'île d'Aligre (en face de Bougival), et forment une colonie artistique. Vingt-cinq ans plus tard, en 1869, Monet et Renoir, sur les mêmes rives, expérimentent les touches de plus en plus séparées, la simplification des contours, et ouvrent la voie de l'impressionnisme. Alors que la première génération célébrait une nature préservée de la modernité, Monet et Renoir montrent la campagne des environs de Paris telle qu'ils la voient, urbanisée et livrée aux loisirs des Parisiens.



© Musée du Domaine départemental de Sceaux

« L'exposition dresse la carte des lieux emblématiques de la peinture : Barbizon, Auvers-sur-Oise ou encore les bords de Marne et de Seine... »

La Seine à Nanterre. 
 Pierre-Emmanuel Damoye
 2^e moitié du 19^e siècle.
 Huile sur bois, 30x60 cm.
 Musée du Domaine
 départemental de Sceaux

Bougival, foyer artistique donc, mais décor changeant, à l'image de l'Île-de-France, qui s'industrialise à la vitesse des chemins de fer.

Coteaux lointains

Proximité des marchands de couleurs parisiens, coût modique des transports en train par rapport au coûteux voyage en Italie, formation de colonies artistiques accueillantes : de nombreuses raisons expliquent le goût des peintres pour les environs de Paris, qu'ils y passent ponctuellement ou qu'ils s'y installent. Que dire, cependant, du charme propre aux sites d'Île-de-France, de ce qui les singularise, c'est-à-dire du « génie des lieux » ? La beauté des environs de Paris fait en effet l'objet d'avis très contrastés au XIX^e siècle. Stendhal écrit à propos de son arrivée à Paris, le 10 novembre 1799 : « *Les environs de Paris*

m'avaient semblé horriblement laids, il n'y avait point de montagnes ! Ce dégoût augmenta rapidement les jours suivants ».

Gérard de Nerval décrit quant à lui avec enthousiasme son voyage en train de Paris à Saint-Germain : « *Quel voyage charmant ! Asnières, Chatou, Nanterre et Le Pecq. La Seine trois fois repliée, des points de vue d'îles vertes, de plaines, de bois, de chalets et de villas ; à droite, les coteaux de Colombes, d'Argenteuil et de Carrières, à gauche, le mont Valérien, Bougival, Luciennes [Louveciennes] et Marly ; puis la plus belle perspective du monde : la terrasse et les vieilles galeries du château de Henri IV, couronnées par le profil sévère du château de François I^{er}* ». Nerval ne se trompe pas lorsqu'il célèbre en 1833 aussi élogieusement ce point de vue sur la Seine « *trois fois repliée* » : Joseph Mallord William Turner, Huet, Constant Troyon ou encore Sisley ont choisi ce panorama comme sujet de leurs œuvres. Les coteaux doucement vallonnés, l'absence de reliefs montagneux, une perspective vaste, où la vue s'avance sans heurt, sont emblématiques d'un certain paysage francilien, le paysage de la douceur de vivre, qui cohabite

avec les paysages de la proche banlieue, radicalement transformés par l'industrialisation.

Émile Zola, en 1883, dans *Le Capitaine Burle*, décrit la « zone », autour des fortifications de la capitale : « *Le chemin de fer de ceinture siffle furieusement, tandis que, dans les terrains vagues, des industries louches empoisonnent l'air. Devant eux, s'étend la zone militaire, nue, déserte, blanche de gravats, à peine égayée de loin en loin par un cabaret en planches. Des usines dressent leurs hautes cheminées de brique, qui coupent le paysage et le salissent de longs panaches de fumée noire. Mais, qu'importe ! Par-delà les cheminées, par-delà les terrains dévastés, les braves gens aperçoivent les coteaux lointains, des prés qui font des taches vertes.* »

« Les artistes s'évadent des ateliers : c'est le plein-air. Les peintres s'imposent parfois de rudes conditions de travail pour saisir avec sincérité les paysages. »

L'ombre portée de la peinture

Dès le XIX^e siècle, des artistes ont pris conscience de cette beauté fragile de certains sites d'Île-de-France. En 1852, Rousseau s'adresse à Napoléon III pour demander une protection de la forêt de Fontainebleau et obtient gain de cause neuf ans plus tard, lorsque l'Empereur décide de préserver environ 1 100 hectares de l'exploitation des arbres et des carrières. C'est le premier acte de l'histoire de la protection des paysages français. Tout au long du XIX^e siècle, les peintres ont donné de nouveaux yeux à leurs contemporains et le souvenir des œuvres les plus célèbres a investi nos imaginaires, si bien que l'Île-de-France ne peut se voir, aujourd'hui, sans le prisme de la peinture opérant sa transfiguration. ■

Les environs de Paris du romantisme à l'impressionnisme.

Du vendredi 18 mars 2016 au dimanche 10 juillet 2016. Musée du Domaine départemental de Sceaux.

Renseignements : 01 41 87 29 50

Horaires: 14h – 18h30. Fermé le lundi. Fermé le 1^{er} mai.

Tarifs : 4 € ; tarif réduit : 2,50 €

LES RENDEZ-VOUS DU DOMAINE

Vendredi 18 mars : Concert *Petite Nuit* à l'Orangerie autour de Debussy, Stravinsky, Bartok... par trois des membres du Cercle : Dana Ciocarlie (piano), Hugues Borsarello (violoniste), et Mariam Adam (clarinette).

Samedi 9 avril : journée d'études à l'Orangerie des sociétés savantes et associations culturelles engagées dans la sauvegarde et la valorisation des sites patrimoniaux d'Île-de-France.

Dimanche 5 juin à partir de midi : Pique-nique impressionniste.



© Musée du Domaine départemental de Sceaux



◀ *Vue des environs de Sèvres.*
Constant Troyon, XIX^e siècle
Huile sur toile, 39x44 cm.
Musée du Domaine
départemental de Sceaux





◀ Ville d'Avray, l'étang au bouleau devant les villas. Camille Corot, 1872-1873. Musée des Beaux-arts de Rouen

COROT

à ISSY-LES-MOULINEAUX ET MEUDON

La « BELLE BOUCLE » DE LA SEINE

La « Belle Boucle » est une formule inventée au siècle dernier pour désigner le premier méandre de la Seine en aval de Paris, du Point-du-Jour (Issy et Boulogne) jusqu'à Suresnes. Deux expositions lui sont consacrées, du 16 décembre au 20 mars, au Musée de la Carte à jouer à Issy, *Des impressionnistes aux années 1930*, et du 8 avril au 24 juillet au Musée d'Art et d'Histoire de Meudon, *Du néo-classicisme au romantisme*.

a vides de nature, affamés de paysages, les peintres vinrent nombreux flâner dans la « Belle Boucle », dès les premières années du XIX^e siècle. Les coteaux de Meudon ou de Saint-Cloud leur offraient des perspectives alléchantes sur le fleuve tandis que la Seine et ses îles constituaient pour ces artistes des sujets toujours renouvelés.

Paul Huet initia sur ces rives le paysagisme romantique, Théodore Rousseau et Constant Troyon y peignirent, Antoine Chintreuil ou Louis Français y préparèrent l'impressionnisme tandis que, plus traditionnels dans leur manière, les peintres familiers des salons y multipliaient les paysages.

La nature y apparaît d'abord presque vierge, voire « sauvage », tandis qu'au-dessus de la vallée les coteaux offrent des points de vue aux larges perspectives verdoyantes. La « Belle Boucle » n'en vécut pas moins un moment de mutations sans égal, du fait de la proximité de Paris, qui favorisa sa rapide industrialisation. À leur manière, les œuvres d'art en retracent l'histoire et la portée.

À Issy, l'exposition regroupe un riche ensemble d'œuvres, au premier rang desquelles figurent des tableaux réalisés par Sisley, Schuffenecker, Harpignies, Luce, Jongkind. À Meudon, la cinquantaine d'œuvres rassemblées grâce à la collaboration de nombreuses institutions muséales, convient à une promenade picturale de la fin du XVIII^e siècle au début du Second Empire. C'est-à-dire que le visiteur assistera aux derniers feux du classicisme, à l'émergence du romantisme, à l'épanouissement du réalisme et à la naissance de l'impressionnisme. ■

CONCERT DU NOUVEL AN à ISSY

Musique et peinture en résonance

La « Belle Boucle » de la Seine sera le fil conducteur d'une promenade musicale. Les compositions de Debussy, Fauré, Poulenc, Ravel, inspirées par l'eau et la nature, répondront aux tableaux de Sisley, Luce ou encore Jongkind projetés sur écran, « dans un dialogue des sensations ». Avec Samuel Godefroi (violoniste), Pascale Forgerit (flûtiste) Léopold Sers (pianiste et récitant).

Vendredi 1^{er} janvier 2016, à 11 h, Musée français de la Carte à Jouer d'Issy-les-Moulineaux

La Belle Boucle de la Seine des impressionnistes aux années 1930. Du mercredi 16 décembre 2015 au dimanche 20 mars 2016. Musée français de la Carte à Jouer. 16 rue Auguste-Gervais 92130 Issy-les-Moulineaux.
Rens. : 01 41 23 83 60
musee@ville-issy.fr
Horaires : Du mercredi au vendredi : 11 h - 17 h
Samedi et dimanche : 14 h - 18 h.
Tarifs : 4,70 € / 3,60 € pour les Isséens et GPSO ; tarif réduit : 3,60 € / 2,60 € pour les Isséens et GPSO.



TROIS SITES. DOUZE CONFÉRENCES

Sur ce thème des paysages pas moins de douze conférences seront données, toujours à 18h30, par d'éminents spécialistes dans les trois musées de Sceaux, Issy et Meudon.

- 17 décembre à Issy : *Moments de l'histoire de la peinture de paysage* par Francis Villadier, conservateur en chef du patrimoine, commissaire de l'exposition.
- 28 janvier à Issy : *Paysage héroïque ou paysage poétique (1800-1850) ?* par Emmanuel Schwartz, conservateur en chef du patrimoine, responsable du département des peintures à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris.
- 11 février à Issy : *Paysages des environs de Paris et peinture d'histoire : Valenciennes, Bertin, Michallon* par Geneviève Lacambre, conservateur général honoraire du patrimoine, chargée de mission au musée d'Orsay.
- 10 mars à Issy : *Le parti-pris du paysage en photographie* par Hervé Jézéquel, photographe, enseignant à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La-Villette.
- 31 mars à l'Orangerie de Sceaux : *Du sublime au pittoresque, le paysage romantique* par Jérôme

Farigoule, directeur du musée de la Vie romantique.


- 14 avril à Meudon : *Camille Corot* par Gérard de Wallens, professeur à l'Institut Royal d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de Bruxelles
- 12 mai à l'Orangerie de Sceaux : *Monet et le paysage impressionniste* par Marine Kisiel, conservateur au château de Fontainebleau.
- 19 mai à Meudon : *Alfred Sisley (1839-1899)* par Sylvie Patin, conservatrice générale du patrimoine au musée d'Orsay.
- 26 mai à l'Orangerie de Sceaux : *Le Paysage au Salon : de la reconnaissance à la subversion* par Dominique Lobstein, historien de l'art.
- 2 juin à Meudon : *Les Nabis et le paysage* par Fabienne Stahl, attachée de conservation du patrimoine – musée départemental Maurice Denis, Saint-Germain-en-Laye.
- 16 juin à l'Orangerie de Sceaux : *L'art du paysage à l'épreuve de la modernité industrielle (Île-de-France, 1780-1900)* par Nicolas Pierrot, chercheur au service Patrimoines et Inventaire à la Région Île-de-France.
- 30 juin à Meudon : *Au-delà du fauvisme. Que reste-t-il du paysage ?* par François Michaud, conservateur en chef au musée d'Art moderne de la Ville de Paris.

^ *Vue du château de Bellevue et de la vallée de la Seine prise des terrasses du Pavillon de Brimborion.*
Carle Vernet (1758-1836).
Aquarelle et plume,
60,5 x 92,5 cm. Vente du
21 mai 1992 – Orléans, Étude
de Louis Savot, commissaire-
priseur.

La Belle Boucle de la Seine du néo-classicisme au romantisme.
Du vendredi 8 avril au dimanche
24 juillet 2016. Musée d'art
et d'histoire de Meudon,
11 rue des Pierres 92190 Meudon.
Rens. : 01 46 23 87 13
Horaires : de 14h à 18h. Fermé le
lundi. Tarifs : 2,50 €, tarif réduit : 1 €

Expositions réalisées en partenariat
avec l'association des **Amis du
paysage français.**



L'île Seguin. Bord de Seine. 
Le bain des chevaux.
Paul Huet, 1820.
Huile sur carton
12,5x34,5 cm.
Musée du Domaine
départemental de Sceaux



« Au temps où Paul Huet l'habita, l'île Seguin
était hérissée et verdoyante comme une forêt
du Nouveau Monde. »



© RMN Grand Palais / Jacques-Olivier Héron

Turner



◀ *Route de Versailles à Louveciennes,*
Auguste Renoir (1841-1919)
Lille, Palais des Beaux-Arts.



Barbizon sous la neige >
durant l'hiver 1855.
Eugène Lavielle
(1820-1889).
Musée départemental
des peintres
de Barbizon

Lavielle - 1855.





UNE SAGA DU XX^e SIÈCLE

LES ROUART ARTISTES ET MÉCÈNES

PAR ANNE BRANDEBOURG

Peintres, mécènes et collectionneurs, trois générations de Rouart ont été le cœur battant de la vie artistique de leur temps.

Les Rouart : de l'impressionniste au réalisme magique rassemble 130 œuvres jusqu'au 29 février à l'atelier Grogard de Rueil-Malmaison.

Henri Rouart (1833-1912) est la figure tutélaire de cette famille de peintres qui comprend Ernest (1874-1942), l'un de ses fils, et Augustin (1907-1997), l'un de ses petits-fils. « *Tout le monde peignait et vivait dans la familiarité des plus beaux tableaux de Manet, Renoir, Degas, Corot et bien d'autres* », explique l'académicien Jean-Marie Rouart, arrière petit-fils d'Henri.

Dans son ouvrage, *Une famille dans l'impressionnisme*, publié en 2001, l'écrivain révèle le rôle discret et passionné de sa famille, mécène de l'art français. Chaque génération s'est modestement effacée devant les maîtres qu'elle admirait, recevait, collectionnait, avec passion. Degas (1834-1917) en est le principal témoin. Ancien condisciple d'Henri à Louis-le-Grand, retrouvé sur un champ de bataille en 1870, il devient l'ami intime d'Henri : « *Vous êtes ma famille* », leur confiera-t'il en 1904.

« *Tous les vendredis, Degas, fidèle, étincelant, insupportable, animait le dîner... son hôte, qui l'adorait, écoutait avec une indulgence admirative les exercices d'ironie, d'esthétique ou de violence du*



© Christophe Soresto

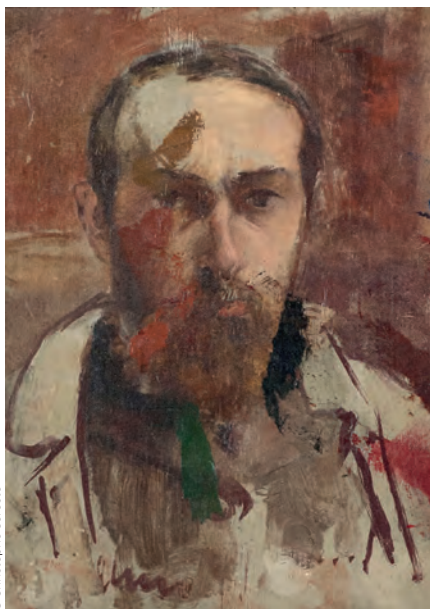
< De gauche à droite, trois autoportraits : Henri (1833-1912), Ernest (1874-1942) et Augustin (1907-1997).

Mimosa, >
Augustin Rouart.





© Christian Baraja



© Christophe Soresto



© Christian Baraja

merveilleux faiseur de mots. » (Degas, *Danse, Dessin*, 1938). Farouche célibataire, Degas ne vit que pour son art mais aime à jouer les entremetteurs dans la famille Rouart, c'est ainsi qu'il favorise le mariage entre les filles du peintre Henry Lerolle, Yvonne et Christine, immortalisées au piano dans le célèbre tableau de Renoir (1897), avec Eugène et Louis, les fils de son ami Henri. Degas introduit aussi Julie Manet dans la famille. Fille de Berthe Morisot et d'Eugène Manet (frère cadet du grand Édouard), Julie orpheline se voit confiée à deux subrogés tuteurs, Mallarmé et Renoir, qui fréquentent les salons des Rouart. Degas la présente à Ernest, le troisième des quatre fils d'Henri Rouart. Elle l'épouse et à son tour favorise le mariage de sa cousine avec le poète Paul Valéry, le meilleur ami de son mari.

Comme des « Médicis » français du XX^e siècle

Une saga légendaire dont l'académicienne Dominique Bona s'est fait le héraut dans un récent ouvrage où elle écrit, « *Les Rouart et les Lerolle sont des familles clés pour l'histoire de l'Art de la fin du XIX^e - début XX^e... Claude Debussy donnera La mort de Pelléas dans le salon des Lerolle avant de le créer à l'Opéra-Comique. Ernest Chausson, grand ami des Rouart, est aussi le beau-frère du père Lerolle...* ». Henri Rouart est à la fois élève de Corot, polytechnicien et inventeur du pneumatique. Une double carrière pour ce père de six enfants qui pratique « le plein air » appris de son maître Corot. Degas est son antithèse, n'aimant que la ville et ses mondanités, les coulisses de l'Opéra et le travail dans l'atelier. Les deux peintres sont néanmoins inséparables. À cinquante ans, Henri quitte l'industrie pour rejoindre Degas derrière le chevalet et peint sans relâche toute sa vie. Ernest, alors âgé de neuf ans, retient l'exemple et

« Dans cette famille, l'art était placé tellement haut, créant une sorte de passion, qu'il s'est transmis pendant trois générations. » Jean-Marie Rouart

tournera le dos à Polytechnique pour devenir peintre. Pour l'heure, les six enfants d'Henri évoluent et grandissent au milieu d'une collection inouïe que leur père constitue avec passion et dont il ouvre les portes au public tous les vendredis, « *en cachant ses propres tableaux* », rapporte l'écrivain David Haziot.

Un inventaire de la collection révélera « 900 œuvres, dont une multitude de dessins et aquarelles prestigieuses, 47 toiles de Corot, 12 toiles de Delacroix, 14 Millet, 14 Daumier, 8 Courbet, 3 Manet, des œuvres d'Eugène Isabey, Théodore Rousseau, Philippe de Champaigne, Hubert Robert, Breughel..., des Degas, Renoir, Gauguin, et 5 Cézanne ! Par ailleurs, nombre d'œuvres impressionnistes de Monet, Pissarro, Berthe Morisot, Mary Cassatt... voisinent avec des tableaux de Velasquez, dont le fameux *Autoportrait*, ou du Greco, ainsi que des maîtres français et des peintres européens des siècles passés. Autant d'œuvres accrochées à touche-touche sur trois étages y compris dans les cages d'escalier et jusqu'au grenier ! ».

Henri est réticent à l'idée d'exposer seul et préfère se glisser au milieu de ses amis, Degas, Renoir, Gauguin ou aux côtés de Monet et de sa bande d'impressionnistes dont il est le mécène. Sa générosité est à l'aune de sa discrétion ; dès 1874, il finance les salles d'expositions des impressionnistes (Salon des Refusés), invite les jeunes peintres inconnus comme Caillebotte, ou pousse les enchères pour aider les veuves de Sisley, Manet...

Passions et créations

« *La dynastie Rouart reflète près d'un siècle de création* », note Colette Bal-Parisot, commissaire de l'exposition. Peintre figuratif, Henri est touché par l'impressionnisme

- ↳ De gauche à droite :
Henri Rouart, *Autoportrait*, 1880, huile sur toile (49 x 40 cm).
 Collection particulière
- Ernest Rouart**, *Autoportrait*, 1908, huile sur panneau.
 Collection particulière
- Augustin Rouart**, *Autoportrait*, 1944, tempera sur toile (47,5 x 40 cm).
 Collection particulière

- ↳ *Le Jardin de la Queue-en-Brie*, Ernest Rouart, 1910, huile sur toile (92,5 x 79,2 cm).
 Collection particulière

L'Étang du domaine de l'Hermitage, Henri Rouart, 1885, huile sur toile (91,5 x 110 cm)
Collection particulière



Arbre sur la Seine, Augustin Rouart 1945, huile sur carton.

© Christophe Soresto

À lire :

- *Une famille dans l'impressionnisme*, Jean-Marie Rouart, éd. Gallimard, 2001
- *Les Rouart. De l'impressionnisme au réalisme magique*, Dominique Bona, éd. Gallimard, 2014
- *Henri Rouart, peintre, collectionneur, ingénieur*, par Jean-Dominique Rey, éd. L'Échoppe, 2014

dont sa brosse se fait discrètement l'écho, à la fois vigoureuse dans l'art du portrait, élégante et sensible dans les paysages aux subtiles harmonies de couleur qui traduisent sa passion pour la nature. Ernest, unique élève de Degas, s'inscrit dans cette filiation picturale qui cherche à immortaliser la beauté. Il mêle savamment les techniques, excelle dans les nus au pastel et les portraits familiaux de sa femme ou de son ami Paul Valéry.

Augustin Rouart, sans abandonner la figuration, pratique un art distancié à la recherche d'une autre réalité. « *Sa peinture règne sur des rêves* », observe son fils Jean-Marie. Un certain « réalisme magique » est à l'œuvre dans ses tableaux où le dessin subtil et la couleur cristalline laissent affleurer d'autres mondes. « *L'art, c'est ce privilège de pouvoir créer de la beauté, de pouvoir s'exprimer, de pouvoir exister par la beauté, c'est exceptionnel* ». ■

Les Rouart, à l'Atelier Grogard, 6 avenue du Château de Malmaison, Rueil-Malmaison, de 13h30 à 18h (sauf le mardi) jusqu'au 29 février 2016. Tarifs : 6 € / 4 € / (gratuit -18 ans et étudiants). Visites guidées les samedis à 15 h (tarif : 13 €). www.mairie-rueilmalmaison.fr.

Ateliers d'arts plastiques (9 à 12 ans) le dimanche à 15 h. Tarif 7 €. Inscription par tél. au 01 47 14 11 63 ou par mail expositions.ateliergrogard@mairie-rueilmalmaison.fr



© xxxxxxxx





Par les photographies extraites de ses vidéos, **José Man Lius** nous a convié lors de la Biennale d'Issy à partager ses itinéraires esthétiques et poétiques qui opposent toute la gamme des gris lumineux au noir. Lorsque l'art numérique pénètre la musique des flots...

José Man Lius, *Itinéraires*, 2015, vidéo, 3'00"

CONTEM PORAINS



La remarquable Biennale d'Issy-les-Moulineaux en noir et blanc,
les performances clinico-lyriques d'Agnès Pezeu à Courbevoie,
le *Sèvres Outdoors* dans les jardins de la Cité de la céramique,
les nouvelles acquisitions *on the road again* de la Fondation Colas à Boulogne.



NOIR - BLANC

ÉLOGE DE LA LUMIÈRE

Avec pour étendard « *Noir - Blanc, un duel éternel* », la 11^e édition de la Biennale d'Issy a investi cet automne le Musée français de la carte à Jouer et la Médiathèque. Parmi 56 plasticiens, six artistes coréens ont marqué de leur présence l'hommage à l'année croisée France-Corée. Rencontre avec des œuvres souvent remarquables.

C'est l'esprit d'un *sijo* du poète coréen Yi Chik (XIV^e-XV^e siècles), *les corbeaux en colère seront jaloux de la blanche couleur*, qui a insufflé à la Biennale d'Issy sa thématique Noir-Blanc. Chantal Mennesson, présidente de la Biennale, a rappelé que dans l'Histoire de l'Art « *le noir et le blanc ont l'un comme l'autre leurs défenseurs. Ainsi Zurbaran, Velasquez, Manet, Soulages... nous ont appris à aimer leurs noirs. Rembrandt, Frans Hals... ont su mettre des blancs fulgurants dans les dentelles de leurs portraits, sans oublier le blanc suprême de Malevitch ou les blancs de Ryman* ».

Noir et blanc ne sont définitivement pas des couleurs (bien que le blanc soit la somme de toutes les couleurs) mais des valeurs, aussi indissociables que le yin et le yang. Au commencement du monde, blanc et noir ont partie liée à l'art de la calligraphie qui les fait intimement danser sur la toile ou le papier. Des dessins de Dürer aux peintures de Goya, des gravures de Rouault aux sculptures de Rodin, des carrelages de Raynaud aux photographies de

Mapplethorpe, les artistes se sont servis de tous les médiums pour mettre le noir et le blanc en tension ou pour les unir dans les variations intimes du clair-obscur par des camaïeux de gris, à la manière d'un Giotto, l'un des premiers à créer des « grisailles » dans ses fresques. C'est ainsi qu'à travers les siècles, la dialectique du noir et du blanc dans les arts plastiques n'a cessé de faire l'éloge de la lumière. « *Le noir donne une grande lumière* », faisait remarquer Tal Coat. Et le blanc des aquarelles de Cézanne est devenu synonyme de respiration, aussi essentiel à l'art pictural que le silence l'est à la musique.

Puissantes, les valeurs du noir et du blanc se sont chargées de symboles parfois contradictoires. Selon les cultures, les hommes ont habillé la mort de noir, synonyme de ténèbres, ou de blanc, synonyme de pureté. Ensemble noir et blanc nous livrent espace et temps, rythme et lumière, chacun étant complément et révélateur de l'autre.

Anne Brandebourg
Historienne de l'art

Réalisée en 2011, année de l'attentat contre les Twin Towers, la sculpture du *Cloud* d'Axel Cassel est une métaphore poétique de la disparition, ancrée dans la réalité de deux verticales noires.

Axel Cassel, *Cloud*, 2011, bronze, 126 x 80 x 35 cm.

À droite :
Lee Bae, *Sans titre*, 2015, pigment de charbon et médium acrylique sur toile, 162 x 130 cm.



© Lee Bae



© Tony Soulis



L'attrape-rêves et le cercle sacré sont autant d'éléments symboliques essentiels constitutifs de la culture amérindienne du Nord. **Tony Soulié** les incorpore en peinture dans sa poétique des songes.

Tony Soulié, *Dream Catcher*, 2013, technique mixte sur photographie, 250 x 176 cm.

L'onirisme gouverne l'enfant. Ses rêves, il les porte fièrement sur sa tête et fixe à ses cheveux les plumes qui lui permettront d'attirer les visions. L'un des *Itinéraires*, signé **José Man Lius**.

José Man Lius, *Itinéraires*, 2015, vidéo, 3'00"



© Laura Todoran

Laura Todoran a peint un corps en blanc et en noir pour qu'il soit à la fois *Léda...* et *le cygne*. La photographie s'est appropriée le mythe grec qui devient contemporain.

Laura Todoran, *Léda et le cygne*, 2012, photographie numérique, 50 x 50 cm.



Au fusain et pastel, **Luci** a dessiné une main plus vraie que nature en jouant la réversibilité du sens, renforcée par la dialectique blanc-noir : prédatrice, la main agrippe, ou désespérée, lâche prise.

Christophe Luci, *Sans titre*, 2012, fusain et pastel sur papier, 155 x 145 cm.



La haute et sombre silhouette en bronze de **Christian Lapie** découpe l'espace et s'impose comme une sorte de sentinelle de la mémoire.

Christian Lapie, *Un sommeil sans ombre*, 2014, bronze, 200 x 50 x 50 cm.



Nicolas d'Olce a sculpté « le fantôme de *L'Épicentre*, d'où provient le phénomène, le doute et la perte de soi, dans une explosion de lignes convergentes ».

Nicolas d'Olce, *Épicentre*, 2013, plâtre et graphite, 120 x 120 x 20 cm.

© Bégéna Galerie

© Rebecca Fanuele - Courtesy Galerie Suzanne Tarasieve



Ce triptyque au graphite de **Jean Bedez** ne met en échec ni le noir ni le blanc mais révèle, par sa densité lumineuse aveuglante, l'atmosphère de tension et de suspense entre les deux joueurs autour de l'échiquier.

Jean Bedez, *L'Art du combat*, 2014, mine de graphite sur papier, 30 x 30 cm (x3).



© Clarisse Rebotier

Les photographies animalières de **Clarisse Rebotier** jouent sur le contraste noir et blanc pour souligner la vivacité du décalage de situation et sa *vis comica*.

Clarisse Rebotier, *RAT-P*, 2015, photographie numérique, 60 x 90 cm.

Avec de l'encre noire, **Bruno Bressolin** inscrit son rythme abrupt dans le blanc du papier et résume l'actualité mondiale à la manière incisive et réaliste d'un reportage-photo.

Bruno Bressolin, *Sang d'encre*, 2013, encre sur papier, 53 x 80 cm.







Air, 2014. >
200x200 cm.
Huile industrielle
et aquarelle sur toile.
Coll. Part.

PERFORMANCES LYRIQUES

AGNÈS PEZEU



© Laurence Godart

Peintre, vidéaste, sculpteuse, plasticienne... Agnès Pezeu expose ses envolées humaines et animales sur toile à Courbevoie dans un atelier de 700 m². Guépard de Palmyre, autruche volante et puma grimpent aux murs.



Dans le cadre d'un projet avec le Jardin des Plantes j'ai l'énorme privilège d'être en contact direct avec des animaux endormis ». Une fois leur contour cliniquement relevé, de retour dans son atelier, l'artiste laisse couler la peinture sur la toile selon la technique du *dripping* de Pollock.

Par grandes taches, petits points, ou par jets, afin de traduire des mouvements de repli ou de course, de repos ou de vitalité. « *Chaque graphisme est adapté à ce que j'ai perçu de l'animal.* » Sur les murs *Le Guépard de Palmyre* côtoie *l'Autruche volante*, et le *Caracal* fait la rencontre du *Bharal*, un bouquetin de l'Himalaya.

Auparavant, Agnès Pezeu avait expérimenté lors de ses « performances », cette technique sur le corps humain. Dans la foulée du relevé d'empreinte, l'artiste peint avec le souvenir de la rencontre. « *J'épouse une réalité et ensuite je suis dans l'imagination* ».

« J'aime l'ampleur »

Dagovéranienne (habitante de Ville-d'Avray), son repaire de création se situe aux Arches, à Issy-les-Moulineaux, cet ensemble d'ateliers d'artistes situé sous le viaduc du RER C. Son parcours dans les Hauts-de-Seine est fait de plusieurs participations au Salon de Montrouge et à la Biennale d'Issy, ainsi que d'installations monumentales. *Dessain d'eau*, l'été 2006, au Domaine national de Saint-Cloud, la révèle par un itinéraire artistique réalisé sur le tracé aquatique entre Ville-d'Avray et le parc historique. Vingt-sept œuvres sont ainsi suspendues aux frondaisons ou immergées dans des bassins. Agnès Pezeu aime que ses réalisations se confrontent aux éléments extérieurs comme en 2003, au jardin du Luxembourg, où ses toiles accrochées entre les arbres jouaient avec la lumière.

Hervé Colombet

Jusqu'au 15 mars 2016. www.pezeu.net



Les toiles sont comme des peaux sur lesquelles Agnès Pezeu dessine le corps sublimé d'une personne ou d'un animal dont elle a pris l'empreinte. Pas de pinceau, seulement le mouvement et la maîtrise du liquide de la peinture glycérophthalique.

Sur le mur : à gauche, *Autruche volante*. 2014. 200 x 300 cm.
À droite, *Bahral*. 2014. 200 x 200 cm.
Huile industrielle, sang, poussière, empreinte, fusain sur toile.



« L'artiste joue la carte du corps, humain ou animal, dans un assaut d'énergie. »

Jeux à deux. >
 2012, 200 x 140 cm,
 acrylique et peinture
 industrielle sur toile.



© CD92/Olivier Ravoire



© CD92/Olivier Ravoire

< État de fête.
 2012, 195 x 114 cm,
 acrylique et peinture
 industrielle sur toile.

EN DATES

- 1990 : Première exposition à Avignon
- 2003 : *Traversée*, Jardin du Luxembourg
- 2006 : *Dessein d'eau*, Domaine national de Saint-Cloud
- 2007 : *Double jeu*, Orangerie du Sénat
- 2009 : Résidence à Louxor
- 2013 : *Closer to The Skin 1 et 2* à New York
- 2015 : *Solo show* à Tokyo

SIGNES DE RECONNAISSANCE



© by CERA

Du 20 mai au 25 octobre 2015, *Sèvres Outdoors* s'est exposé sur les quatre hectares des jardins de la Cité de la céramique qui s'inscrit résolument dans le paysage de l'art contemporain.

O

utdoors, c'est une volonté commune entre une institution prestigieuse, des galeristes et des artistes de partager et diffuser la création contemporaine auprès des publics les plus variés : collectionneurs ou amateurs, collégiens ou simples promeneurs.

< Johan Creten, *Grande vague pour Palissy*, 2006. Cité de la céramique. Grès chamotté, émaillé de couverte colorée, et cristallisé, 100x80x70 cm

Fort du succès rencontré en 2014 auprès de milliers de visiteurs, la CERA (Compagnie d'Expérimentation et de Recherche en Art), agence d'ingénierie culturelle présidée par Serge Bienabé et à l'origine du projet, souhaite ainsi afficher l'art sculptural « *comme un signe de reconnaissance de l'identité de territoires* ».

Pour Romane Sarfati, la directrice générale de la Cité de la céramique, cette manifestation s'inscrit dans la vocation de son institution qui « *consacre plus de la moitié de sa production à la création de formes et de décors nouveaux, grâce à la présence dans ses ateliers d'artistes internationaux, invités à se frotter à la porcelaine pourtant si rebelle à la manipulation.* »

< Yue Minjun, *The Tao Laughter n°4*, 2012. Galerie Daniel Templon. Acier inoxydable, 220x150x110 cm

Il est vrai que depuis son origine au XVIII^e siècle, la Manufacture a su rester à l'écoute, voire à l'affût, des innovations et de l'imaginaire des artistes, et lui a permis ainsi de « *traverser allègrement les siècles* ». H.C.



© by CERA

Partenaires : le ministère de la Culture, le Département, la Fondation Ricard, la ville de Sèvres, la RATP et plusieurs fondations privées.



© by CERA

Romain Pellas, *Spikes*,
2015. Galerie Jean Brolly
Plastique, métal, fer à
béton, 100x350x250 cm

Sylvain Rousseau,
Lonely You, 2015.
Galerie Triple V
Bronze, 12x15x15 cm



© by CERA

« Les 26 œuvres exposées
provenaient de 24 galeries
d'art contemporain
appartenant à l'association
Galeries Mode d'Emploi. »

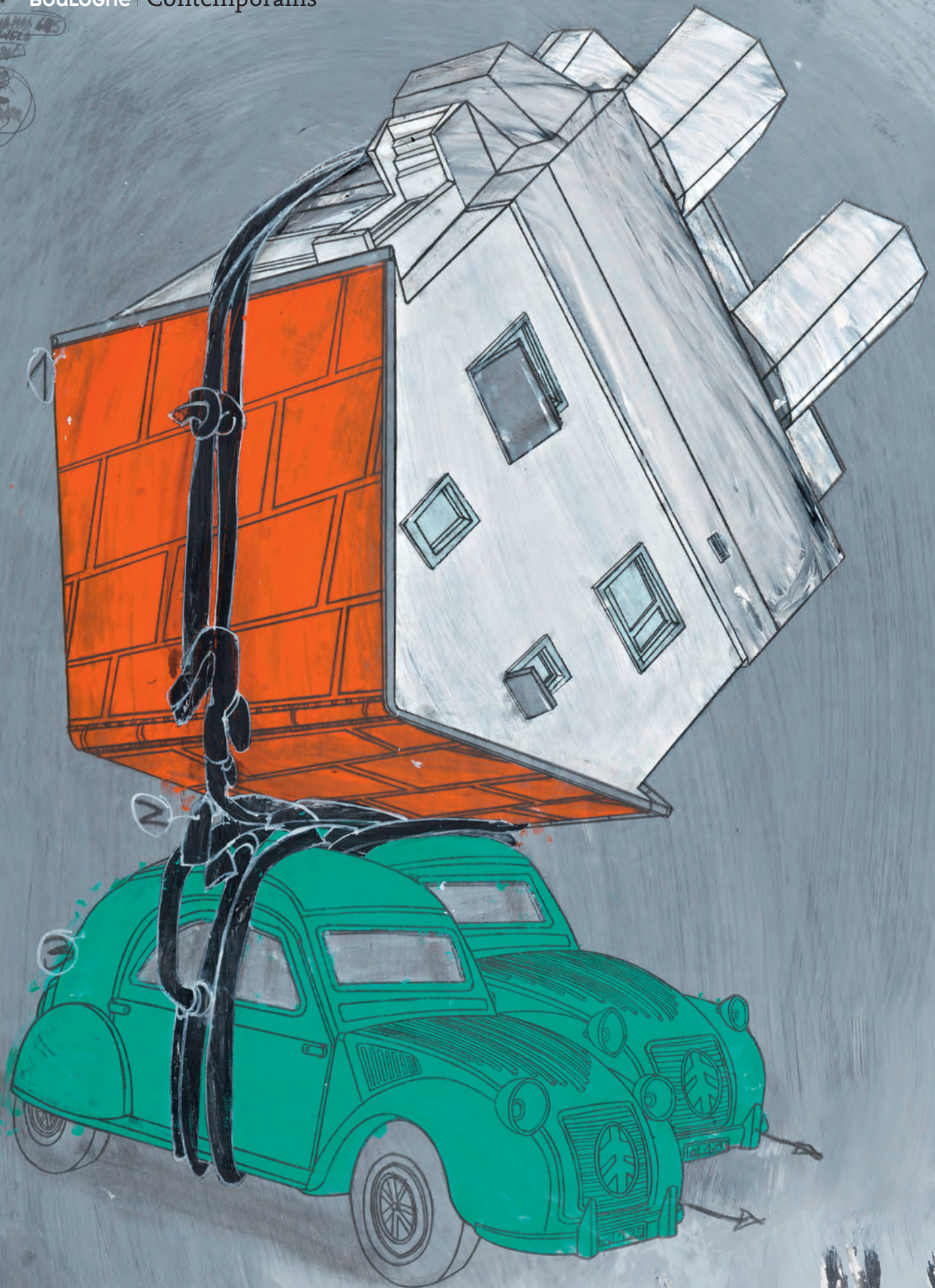
Vivien Roubaud, *Sphère*,
2015. Galerie In Situ /
Fabienne Leclerc
PVC, lustre électrique,
ø 300 cm



© by CERA

2017/10
UKRETKA
1
2
3
4
5

BOULOGNE Contemporains



MUSÉE GLOBE-TROTTER

Chaque année depuis 1991, la Fondation Colas sélectionne une quinzaine d'artistes de toutes les nationalités parmi plusieurs centaines d'œuvres exclusivement picturales sur le thème imposé de la route. Et les belles surprises n'en finissent pas...

e

n 24 ans, ce sont 340 œuvres qui ont été ainsi exposées dans les bureaux et les espaces de réception de l'entreprise implantée dans plus de 50 pays sur les cinq continents. Les toiles voyageant d'une filiale à une autre, d'un pays à un autre, d'un continent à un autre. Le comité de sélection, présidé par Hervé Le Bouc, P-DG du Groupe, est composé de quatre personnalités du monde de l'art et de quatre collaborateurs du groupe. Des conférences sur l'art contemporain et des visites d'ateliers d'artistes sont en outre organisées dans une volonté de dialogue et d'échange entre le monde de l'art et celui de l'entreprise. « *Le mécénat ne prend son sens véritable, en interne comme en externe, que lorsqu'il est directement relié à l'univers du groupe mécène* », souligne Hervé Le Bouc. En l'occurrence Colas pratique le mécénat de compétence en créant des passerelles entre l'univers de la route et les mondes de l'art, du patrimoine, et celui de la solidarité.

Colas, est un des leaders mondiaux de la construction et de l'entretien des infrastructures de transport, routes et autoroutes, pistes d'aéroport, voies ferrées, aménagements urbains... Le groupe rassemble 60 000 collaborateurs et réalise chaque année 100 000 chantiers. **H.C.**

< *Second Home*
Mrdjan Bajić,
Paris, Belgrade (Serbie)



SUR La

◀ *No More Oil*
Johann Rivat,
Grenoble



Tingari Dreaming ^
Ronnie Tjampitjinpa,
Kintore (Australie)



◀ *Welwitschia mirabilis*
Sabine Beyerle,
Berlin

ROUTE...

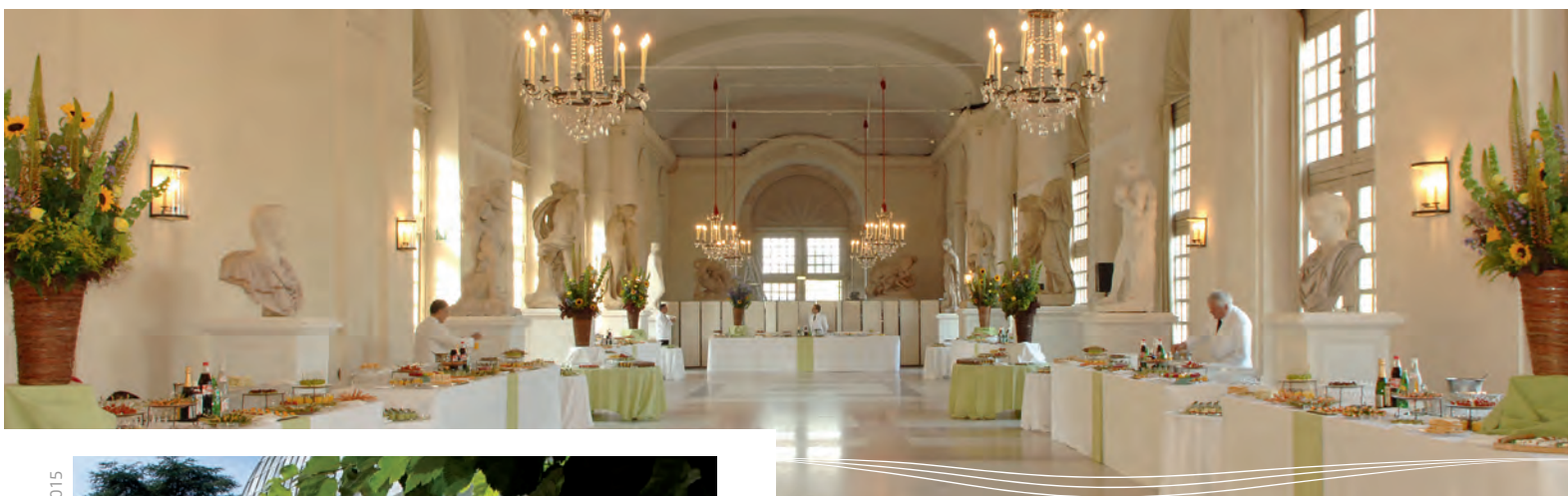
Conduire sans permis >
Dominique Figarella,
Paris, Montpellier



^ *Bush Hen Dreaming*
Abie Loy Kemarre,
Alice Springs (Australie)

< *Autoportrait - on the road*
Elke Daemrich,
Tournecoupe (Gers)

ÉVÉNEMENTS D'ENTREPRISES



© CD92

- ▲ L'Orangerie du Domaine départemental de Sceaux
- ◀ Albert-Kahn, musée et jardin départementaux

Un cadre de choix pour vos invités

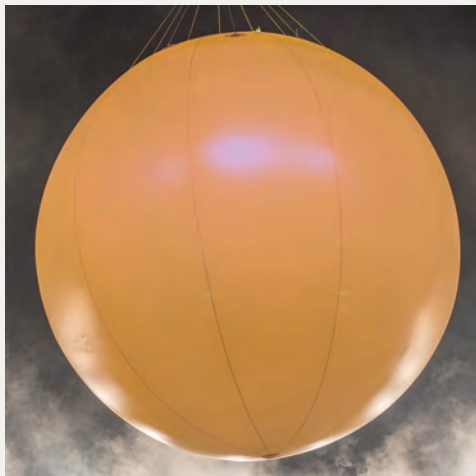
*Petits déjeuners, cocktails, dîners,
conférences, séminaires, conférences
de presse, visites guidées privées...
Albert-Kahn, musée et jardin
départementaux, et les Domaines
départementaux de Sceaux
et de la Vallée-aux-Loups s'ouvrent
aux événements d'entreprises.*

Conseil départemental des Hauts-de-Seine - Pôle Communication - ER - Novembre 2015

© CD92/Olivier Ravoite



60



70



82

CHRONIQUES ET RUBRIQUES



78

Hauts-de-Seine | **POLITIQUE CULTURELLE**
60_ TERRITOIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE
Orchestres en résidence, actions pédagogiques, festivals...
Panorama sur un axe fort de la politique culturelle du
Département.
Par Stephan Kutniak

Nanterre | **ÉVÈNEMENT**
**70_ COP 21 : UN « THÉÂTRE DES
NÉGOCIATIONS » AUX AMANDIERS**
Durant trois jours, au mois de mai dernier, deux cents étudiants
venus de monde entier ont participé à une simulation de la
Conférence internationale sur le climat, la COP21. Et ce, au
Théâtre des Amandiers à Nanterre.
Par Stephan Kutniak

Courbevoie | **ENTRETIENS ALBERT-KAHN**
74_ LES VILLES DEMAIN EN QUESTIONS
Entretiens avec Thierry Gaudin, président de Prospective 2100,
association qui prépare des programmes planétaires, **et Paola
Vigano**, chercheuse et urbaniste italienne qui participe à la
réflexion sur la Métropole du Grand Paris.
Propos recueillis par Carine Dartiguepeyrou et Émilie Vast

Nanterre | **ARCHIVES**
**78_ 14-18 DANS LES HAUTS-DE-SEINE
(SUITE)**
Après l'exposition 2014-2015 « mobiliser, soutenir, soigner »,
les Archives départementales poursuivent leur rétrospective de
la Guerre de 1914-1918 dans les Hauts-de-Seine avec l'exposition
« s'armer, subir, se souvenir ».
Par Julien Le Magueresse

Clichy | **UN HOMME. UN LIEU**
82_ DAGOBERT. LE « BON ROI »
En 629, Dagobert a vingt-six ans ; il s'impose comme le roi
de tous les Francs. Il établit son fief à Clichy et sera le fondateur
de la basilique Saint-Denis. Ses neuf ans de règne sont
« extraordinaires » par leur magnificence. Le « bon roi »
est en fait un grand roi.
Par Philippe Barthelet



HAUTS-DE-SEINE

TERRITOIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE

PAR STEPHAN KUTNIAK

DIRECTEUR GÉNÉRAL ADJOINT
RESPONSABLE DU PÔLE CULTURE
CONSEIL DÉPARTEMENTAL DES HAUTS-DE-SEINE

Avec le projet phare de la Vallée de la culture, le Conseil départemental des Hauts-de-Seine affirme sa volonté de donner à tous l'accès à une culture d'excellence, notamment en matière de musique classique. Panorama des multiples actions.

a lors que sur la pointe aval de l'île Seguin se construit un équipement musical d'envergure, le paysage artistique et culturel des Hauts-de-Seine se structure grâce à des équipes dynamiques plaçant au cœur de leurs projets le territoire et ses publics. Il s'agit donc pour le Département de proposer une politique culturelle musicale, en cohérence et en complémentarité avec la future Cité musicale de l'île Seguin, intégrant les projets des équipes artistiques présentes dans les Hauts-de-Seine, afin de faire résonner la musique sur l'ensemble du territoire.

UN VIVIER CULTUREL ACTIF

Les Hauts-de-Seine comptent une offre culturelle de spectacles vivants très riche grâce à un réseau de diffusion important. Aujourd'hui près de 55 théâtres sont en activité, regroupant plus de 80 salles, pour un total de 25 890 fauteuils disponibles. La plus petite salle proposant 30 places et la plus grande 1 040 ; la jauge moyenne dépassant légèrement les 320 places.

Plusieurs festivals présents de longue date sur le territoire offrent déjà au public une programmation de musique classique qui

< | *La Maîtrise des Hauts-de-Seine* sur les marches de la Grande Arche à La Défense, le 24 septembre 2015.



favorise la découverte de jeunes interprètes, aux côtés d'artistes prestigieux, dans un désir de rendre accessible à tous la musique classique. Ainsi le *Festival de l'Orangerie de Sceaux*, créé par Alfred Loewenguth il y a 46 ans et dont la direction artistique est tenue aujourd'hui par Jean-François Heisser, est maintenant une référence incontournable dans le paysage musical français.

Depuis plus de trente ans, de grands noms de la musique sont également venus déployer leur talent au *Festival du Val d'Aulnay* dont l'objectif aujourd'hui, grâce à la direction artistique de François Salque, est de donner à de jeunes compositeurs et interprètes du meilleur niveau la possibilité de se faire entendre. Plusieurs équipes artistiques sont également présentes sur le territoire, embrassant différentes esthétiques et courants musicaux : le contemporain avec l'ensemble *TM+* et Laurent Cuniot, l'ensemble *Court-circuit* et Philippe Hurel, *L'Itinéraire* et Grégoire Lorieux ; le lyrique avec la compagnie *Opéra 3* et Jeanne Debost ; le

répertoire orchestral avec l'ensemble *Insula Orchestra* de Laurence Equilbey et *Les Siècles* de François-Xavier Roth.

Un véritable maillage musical s'opère ainsi entre les acteurs de diffusion et les équipes artistiques autour de démarches innovantes : résidences, projets de territoire, partenariats entre structures, mutualisation des moyens...

RENFORCER LA PLACE DE LA MUSIQUE CLASSIQUE AVEC LES PARTENAIRES CULTURELS

Par une présence inscrite dans la durée, les résidences d'artistes dans des lieux de diffusion permettent de tisser du lien en provoquant des rencontres, en mobilisant des associations, en imaginant des moments de convivialité, en travaillant avec les acteurs amateurs ou en voie de professionnalisation. Il s'agit de croiser des projets dans l'objectif partagé d'une rencontre avec des publics différents. Au-delà de la diffusion d'un spectacle, la résidence permet la mise en place d'actions qui favorisent des liens culturels de proximité.

Insula Orchestra en concert
au Carré Belles Feuilles à
Boulogne, le 8 octobre 2014. ✓

Depuis sa création en 2012, *Insula Orchestra* a mené dans le département plus de 300 interventions auprès de 4 500 personnes, dont 1 705 scolaires et 1 240 personnes touchées par le handicap ou l'isolement. Près de 4 550 spectateurs sont ainsi venus assister aux restitutions et présentations de ces actions.



Projet *TM+*
dirigé par
Laurent Cuenot
au Conservatoire
de Nanterre,
le 26 mars 2015.



© CD92/Olivier Ravoin

TM+ EN CHIFFRES

- 30 à 35 concerts par saison en France et à l'étranger.
- 23 musiciens permanents et 20 artistes invités.
- Un répertoire de plus de 300 œuvres, plus de 100 compositeurs joués, de tous pays et de toutes époques.
- 3 à 6 créations musicales par an, soit plus de 150 œuvres à son actif.

En matière pédagogique, 15 professionnels de *TM+* sont engagés dans la transmission et la sensibilisation. En 2014 - 2015, ce sont 12 classes en partenariat, 4 parcours d'écoute et de sensibilisation, 2 d'accompagnement aux expressions artistiques avec les conservatoires de la Communauté d'agglomération du Mont-Valérien.

Son ambition : approfondir son travail de mise en perspective et d'interprétation des répertoires contemporain et classique, créer et ainsi sensibiliser un public autour de son projet artistique.

Le territoire alto-séquanais est particulièrement riche en équipes artistiques musicales participant à cette dynamique partenariale et de développement des publics. Parmi ces équipes : *TM+*, un ensemble présent à Nanterre depuis bientôt vingt ans et *Insula Orchestra*, un orchestre créé en 2012 qui sera en résidence à la Cité musicale départementale de l'île Seguin dès son ouverture prévue fin 2016.

TM+ ET INSULA ORCHESTRA DEUX PROJETS QUI UNISSENT ARTISTES ET TERRITOIRE

TM+, ensemble orchestral de musique actuelle, aura trente ans en décembre 2016 et fêtera ses vingt ans de résidence à la Maison de la musique de Nanterre. Cette résidence est l'exemple même d'un travail de territoire qui se construit et se développe main dans la main avec les partenaires, autour d'un projet fort et d'une personnalité, en l'occurrence Laurent Cuniot.

Cette aventure est née en 1977, avec le *Trio expérimental TM+*, sous l'impulsion de Laurent Cuniot, alors violoniste, compositeur et professeur de composition en lien avec les nouvelles technologies du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris. Le *Trio* se transforme dès 1986 avec pour pari de fonder un ensemble créant de la musique actuelle et de partager avec le public, d'où qu'il vienne, ce langage contemporain.

Insula Orchestra, l'orchestre de Laurence Equilbey, a été créé, lui, en 2012 et s'installera dans les murs de la Cité départementale de l'île Seguin. Cet ensemble rayonne aussi bien dans le département, en France qu'à l'international, sur de grandes scènes et lors de festivals prestigieux.

Son projet artistique s'est construit autour d'un répertoire allant principalement du classicisme au romantisme : Mozart, Beethoven, Schubert et Weber... Les programmes sont aussi bien symphoniques qu'avec chœur et solistes ou lyriques. Les musiciens, rassemblés autour d'un noyau de chefs d'attaque (chefs de pupitre des seconds violons) confirmés et réputés, sont recrutés essentiellement dans la jeune génération issue





© Ansgar Klostermann

Formation unique au monde, réunissant des musiciens d'une nouvelle génération, jouant chaque répertoire sur les instruments historiques appropriés, *Les Siècles* mettent en perspective de façon pertinente et inattendue, plusieurs siècles de création musicale.

des institutions pédagogiques européennes spécialisées.

Insula orchestra donne la part belle aux solistes vocaux, avec des artistes tels que Sandrine Piau, Werner Güra, Franco Fagioli, ou encore Ann Hallenberg. Cependant l'ensemble se produit aussi avec de grands solistes sur instruments d'époque et notamment Antoine Tamestit (*Symphonie Concertante* de Mozart), les pianistes Abdel Rahman El Bacha et Kristian Bezuidenhout.

Depuis 2012 l'orchestre a développé un travail de résidence sur l'ensemble du département, proposant des formes artistiques plus petites, ainsi que des actions pédagogiques et culturelles : projets avec les lieux de diffusion, les maisons de retraite ; projets participatifs avec les collégiens ou les chœurs amateurs et les conservatoires...

au cœur des enjeux du DÉVELOPPEMENT TERRITORIAL

Au-delà des projets de résidence, il s'agit aussi pour le Département de soutenir et de stimuler la diversité des propositions artistiques qui contribuent au développement de l'identité d'un territoire.

La musique classique tient une place particulière dans le sud du département grâce à deux festivals qui y sont ancrés depuis de nombreuses années : *Festival de l'Orangerie* de Sceaux (46 ans) et *Festival du Val d'Aulnay* (33 ans). Grâce aussi à la programmation du Théâtre Firmin Gémier/La Piscine, d'Antony et Châtenay-

Malabry, et de deux musées départementaux : Do-main de Sceaux et Maison de Chateaubriand. Ces cinq acteurs se sont fédérés en mutualisant leurs actions afin de proposer au public une demi-saison de 27 concerts, de mars à octobre. La première édition a ainsi vu le jour en 2015 sous le nom de *L'Insomnie des muses*.

François-Xavier Roth, chef d'orchestre et créateur en 2003 de l'ensemble *Les Siècles*.



© François Séchet

Cette approche par le biais du territoire et de la discipline apparaît plus innovante que celle par les équipements culturels. Une démarche qui s'inscrit pleinement, de ce point de vue, dans celle de La Vallée de la culture.

Le travail sur la circulation des publics et la mise en commun des initiatives a ainsi permis de créer une identité nouvelle tout en préservant le sens de l'action de chaque partenaire. Il s'agissait en effet de rendre davantage visible ce qui existait en musique classique par une valorisation commune des actions. Sans oublier de développer les parcours à destination des écoliers et des collégiens, les master class, ou encore les rencontres avec les artistes.

FAVORISER L'ACCÈS DE LA MUSIQUE CLASSIQUE À TOUS

Permettre à tous à une pratique artistique diversifiée et de qualité dès le plus jeune âge et tout au long de la vie, encourager l'accès aux pratiques culturelles et favori-

ser ainsi l'émancipation des personnes, interroger le rôle de la culture en tant que vecteur d'insertion sociale : autant d'enjeux fondamentaux que tente d'interroger le Conseil départemental, aux côtés de ses partenaires.

Ces enjeux prennent une dimension particulière ces derniers temps avec la sortie récente de plusieurs études sur les publics de la musique classique. Avec un âge moyen de 54 ans pour le spectateur des concerts symphoniques, on constate un vieillissement depuis les années 1980, date de la première étude sur les pratiques culturelles des Français. Plus que la question du vieillissement, c'est celle du renouvellement que ces enquêtes pointent. Les grands absents des salles de concert sont les 30-49 ans qui ne représentent que 6,3% des spectateurs.

Les Hauts-de-Seine sont particulièrement attentifs à ce travail de renouvellement des publics et en font même un axe fort de leur politique culturelle.

Quant aux ensembles et festivals présents sur le territoire, ils se sont approprié la question, et proposent des actions artistiques et pédagogiques en direction d'un public le plus large possible.

Ainsi, des initiatives innovantes ont été réalisées par certains ensembles tels qu'*Insula Orchestra* qui a développé un projet complet d'actions pédagogiques sur l'ensemble du département. Qu'elles soient à destination du public scolaire, empêché, ou qu'elles s'adressent à tous sans exception, ces actions de sensibilisation ou de participation, obéissent à une idée forte : le partage autour d'une pratique musicale collective.

L'orchestre se distingue également par des web-projets innovants et décalés : les *Flashmobs'Art* avec les danseuses étoiles Marie-Agnès Gillot et Alice Renavand au Château de Versailles en 2013, l'événement *Take the baton* en 2014, le *Happening musical* à la Salle du Jeu de Paume en 2015, ou encore les web-séries *Log book / Journal de bord* autour des sorties de disques.

✓ Final du spectacle célébrant le 25^e anniversaire de la Maîtrise des Hauts-de-Seine, le 1^{er} février 2011 au Théâtre André Malraux à Rueil-Malmaison.





© CD92/Willy Labre

◀ Concert avec Romain Guyot, clarinette, Xavier Phillips, violoncelle, et Emmanuel Strosser, piano, lors de la 41^e édition du festival de musique de chambre de l'Orangerie de Sceaux, le 17 juillet 2010

La transmission au cœur DE LA POLITIQUE CULTURELLE

Au cœur de la politique culturelle du Département, la transmission de la musique passe par différents dispositifs ou structures aidées.

Le renouvellement des publics passe aussi par l'apprentissage de la musique. Avec 36 lieux d'enseignements artistiques, les Hauts-de-Seine encouragent le développement et l'accessibilité aux conservatoires, et proposent un accès sur une dynamique de projets et sur la notion de partenariat, grâce au Schéma départemental des enseignements artistiques. Depuis plus de vingt ans, le Département propose aux collégiens la possibilité de fréquenter les lieux culturels des 36 communes et de se confronter aux œuvres qui y sont programmées, grâce au dispositif *Éteignez Vos Portables*, dont l'acronyme peut également signifier « Écouter, Voir, Pratiquer (EVP) ».

Avec ses 480 chanteurs *la Maîtrise des Hauts-de-Seine*, dirigée par Gaël Darchen,

est la plus importante de France. Elle s'installera prochainement elle aussi à la Cité départementale de l'Île Seguin. Dix chœurs d'enfants, d'adolescents et de jeunes adultes, bénéficient d'une formation vocale et scénique de haut niveau entièrement gratuite. Elle est depuis 1995 le « chœur d'enfants officiel de l'Opéra National de Paris » et multiplie depuis quinze ans les partenariats avec les grandes maisons d'opéra françaises et les institutions musicales les plus prestigieuses.

Enfin, le projet d'éducation musical DEMOS offre la possibilité à une centaine d'enfants, âgés de 7 à 12 ans, sans pratique musicale antérieure, de découvrir la musique en orchestre avec des professionnels (*Les Siècles*, *Insula Orchestra*), et encadrés par des pédagogues.

Ces différents projets auront toute leur place dans la future Cité musicale départementale de l'Île Seguin qui sera ainsi tournée vers tous les publics avec, au cœur de la démarche, cette dimension pédagogique. ■

François Salque, violoniste et directeur artistique du Festival du Val d'Aulnay. ✓



© DR

➤ Au château de Sceaux, *L'île de Merlin ou Le Monde Renversé*, opéra de Gluck, chanté par les solistes du Chœur de chambre de la *Maîtrise des Hauts-de-Seine*, sous la direction artistique de Gaël Darchen, 22 mai 2014.



© CD92/Willy Labre

▼ Représentation originale d'*Hansel et Gretel* d'Humperdinck par *Opéra 3*, compagnie d'art lyrique dans les Crayères des Montquartiers à Issy-les-Moulineaux, le 1^{er} juin 2013, dans le cadre de la 7^e édition des concerts Landowski.



© CD92/Jean-Luc Dolmaire



POLITIQUE CULTURELLE

Hauts-de-Seine



© CD92/Olivier Ravoir

CHRISTIAN DUPUY

DES PROJETS INNOVANTS ET FÉDÉRATEURS



© CD92/Jean-Luc Dolmaire

◀ Concert d'*Insula Orchestra* dans la Grande Chapelle du séminaire Saint-Sulpice à Issy-les-Moulineaux, le 23 novembre 2012. Ce concert a été diffusé le jour de Noël sur Arte.

◀ Christian Dupuy est maire de Suresnes et vice-président du conseil départemental chargé de la culture et des animations culturelles.

La musique classique est un axe fort de la politique culturelle des Hauts-de-Seine, marquée par l'arrivée prochaine de la Cité musicale départementale de l'Île Seguin. Autour d'artistes de renom comme de l'émergence artistique qu'elle saura mettre en lumière, elle fera rayonner des projets musicaux de grande ampleur, avec la volonté de les rendre accessibles au plus grand nombre. Cette démarche n'est pas isolée : elle se tisse en lien avec le territoire qui compte un nombre important d'équipes artistiques de qualité, de festivals et de lieux de

diffusion dynamiques. Il offre la possibilité au public de découvrir la musique grâce à des initiatives et des projets ambitieux. Il s'agit aujourd'hui pour le Département de proposer aux Alto-séquanais un véritable territoire de musique. C'est pourquoi le Conseil départemental lance un mouvement global de restructuration autour de la musique, afin de donner un souffle nouveau irriguant le territoire de projets musicaux innovants, fédérateurs, d'excellence, avec des acteurs toujours animés d'une démarche commune : la culture pour tous. ■

▼ L'orchestre *Demos*, composé de 45 jeunes enfants des communes d'Antony, Bagneux et Châtenay-Malabry lors d'un concert au Théâtre Firmin-Gémier / La Piscine, le 14 mai 2014.



© CD92/Jean-Luc Dolmaire



© Martin Argyroglo

La COP 21 en simulation

LES AMANDIERS

THÉÂTRE DES NÉGOCIATIONS

PAR STEPHAN KUTNIAK

DIRECTEUR GÉNÉRAL ADJOINT
RESPONSABLE DU PÔLE CULTURE
CONSEIL DÉPARTEMENTAL DES HAUTS-DE-SEINE

Anticipant de plusieurs mois la COP 21 qui vient de se tenir à Paris, *Make it Work / Le Théâtre des négociations* s'est déroulé trois jours durant au mois de mai dernier au Théâtre des Amandiers à Nanterre. Exceptionnel !

Les enjeux de la COP 21 sont bien sûr capitaux pour notre planète : contenir le réchauffement climatique à moins de 2°C par rapport aux niveaux préindustriels. Mais les obstacles sont nombreux, à commencer, peut-être, par ceux constitués par les principaux acteurs que sont les États eux-mêmes. Partant de cette crainte, et avec la ferme volonté d'inventer de nouveaux modes de représentation de la négociation climatique pour trouver des solutions, le professeur de sociologie Bruno Latour a mobilisé le SPEAP (Programme d'expérimentation en art et politique de Sciences Po) autour d'une expérience inédite : proposer une simulation de la COP21 qui se dédouanerait des blocages que les assemblées onusiennes pourraient créer.

Pour accueillir ce jeu de rôle grandeur nature, pour mettre en abîme et révéler le théâtre des négociations officielles, il fallait un lieu à la hauteur, à la fois crédible par ses références et contemporain, capable de s'engager dans une telle démarche prospective, agile avec l'exercice de la performance. C'est ainsi que le Théâtre Nanterre-Amandiers a accueilli *Make it Work / Théâtre des négociations*, et que Philippe Quesne et ses équipes ont mis en œuvre le projet ainsi nommé.

DEUX CENTS ÉTUDIANTS DU MONDE ENTIER

Les personnages représentaient les États, bien sûr, mais aussi des « non-humains », tels les forêts, les océans, l'atmosphère ou encore Internet. C'est là l'une des innova-

tions du projet, que de donner une voix à ce qui n'en n'a pas. Une possibilité que seul offre le théâtre, qui met en scène la fiction pour mieux saisir la réalité. Et ce, au-delà des évidents aspects de sensibilisation sur le réchauffement climatique et ses impacts, d'abord auprès d'une jeune génération mobilisée sur cette expérience, mais aussi du grand public via un large relais de la presse.

Cette expérience *Make it Work* démontre que le théâtre est capable de constituer un espace rêvé, un laboratoire où tout peut être tenté, puisque le jeu y est roi et que l'on y traite « pour de faux » les plus sérieux des sujets. Le théâtre, cet espace rêvé pour nous éclairer sur de nouveaux mondes possibles. ■

< *Make it Work /
Le Théâtre des négociations*
aux théâtre des Amandiers.



La représentation s'est tenue les 29, 30 et 31 mai 2015, quelque six mois avant la véritable conférence. Plus de 1 300 spectateurs ont assisté pendant trois jours à cette réinvention du collectif dans les décors réalisés par les architectes de Raumlaborberlin. Les rôles étaient interprétés par deux cents étudiants issus de Sciences Po et des universités du monde entier, répartis en 42 délégations.



La VILLE DEMAIN SES GRANDS DÉFIS

« Les villes de demain : quelle place pour l'homme et la nature ? », tel a été le thème proposé par les Entretiens Albert-Kahn hors les murs organisé du 16 au 20 septembre 2015 dans le cadre du festival Atmosphères à Courbevoie - La Défense. Retrouver le reportage sur le site des Entretiens Albert-Kahn : eak.hauts-de-seine.fr

THIERRY GAUDIN

« La créativité, la recherche, la culture sont des éléments essentiels du développement »

Thierry Gaudin a passé dix ans au ministère français de l'Industrie, chargé de la construction d'une politique d'innovation, puis dix autres au Centre de Prospective et d'Évaluation du ministère de la Recherche et de la Technologie, dont il est le fondateur. Il est aussi le fondateur et président de *Prospective 2100*, une association internationale ayant pour objectif de préparer des programmes planétaires pour le XXI^e siècle. Il est par ailleurs l'auteur de nombreux ouvrages dont *L'Impératif du Vivant*, et est à l'initiative du projet Jardin planétaire.



© CD92 / Olivier Ravoir

Quels sont au niveau planétaire les défis qui se posent aux villes ?

On peut d'abord mentionner l'évolution qui concerne la ville intelligente, la *smart city*. À quoi correspond concrètement ce slogan, connu à travers notamment l'expérience de la Google Car ? C'est la possibilité d'avoir dans les villes des véhicules qui se déplacent de manière robotique, sans personne pour les commander. On a déjà à l'heure actuelle les métros sans conducteur et on peut facilement imaginer dans le futur des tramways et des bus sans conducteur. Quant aux taxis, on imagine la profession contester vivement cette évolution... Le premier risque est donc de voir des professions souffrir de cette automatisation.

Deuxièmement, les villes vont être de plus en plus câblées. La question est de savoir si l'on va faire autant de déplacements domicile-travail qu'à l'heure actuelle. Si les populations ont la possibilité de travailler

à distance, quel sera l'impact sur les bureaux et les constructions datant du début de siècle comme on les trouve à Shanghai ou à La Défense ?

Le troisième défi est celui des banlieues. Cette question était déjà vive entre 1950 et 1970. Selon le rapport de l'OCDE *Securing livelihoods for all*, les réfugiés au XXI^e siècle pourraient représenter plusieurs centaines de millions de personnes. Aujourd'hui les Syriens sont chassés par la guerre. Les Érythréens, par le conflit mais aussi la sécheresse.

Il y a 15 000 ans le Sahara était une savane avec des antilopes, des lacs, aujourd'hui c'est un désert. La population est poussée vers des endroits meilleurs en termes de climat.

Aujourd'hui, la Mésopotamie commence à être à court d'eau. Selon le GIEC, le pourtour de la Méditerranée, l'Afrique du Sud, le Venezuela, Le cône sud de l'Argentine, l'Australie, la Californie et une bonne

La thématique a reçu la mention spéciale du jury de l'Ademe, l'Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie. Le film documentaire Arte de Christophe Ribot *Les villes intelligentes* précédant le débat.



© CD92 / Olivier Ravoir

partie des États-Unis, ce qui représente des zones très peuplées, pourraient être touchées par la baisse des précipitations. En revanche, d'un point de vue climatique, la Sibérie, le Canada et la Scandinavie deviendraient plus habitables qu'elles ne le sont aujourd'hui. Selon Jean-Pierre Dupuy, auteur du livre *Pour un catastrophisme éclairé*, il faut travailler à l'anticipation de ces grandes transformations.

« Le rôle de la nature est de rassembler les hommes; nous sommes là pour prendre soin d'elle. »

Les conflits graves se superposent souvent aux changements climatiques, voire même découlent des problèmes climatiques. Il y a deux scénarios : l'un qui consiste à penser que les pays d'accueil

vont repousser ces populations, avec beaucoup plus de morts que nos guerres n'en ont créées. Un autre scénario serait de construire des lieux pouvant accueillir plus de monde, mais la question financière se pose alors. Aujourd'hui les banques créent de la monnaie à partir d'une créance ; cela suppose un mécanisme rentable dans un délai aussi court que possible. Il faudrait pouvoir créer une monnaie dédiée à ces aménagements. Or du point de vue des négociations avec le Fonds monétaire international, on en est loin !

Un autre défi est celui de la montée du niveau des mers. Il y a quelques années, on prévoyait une augmentation de 60 centimètres à l'horizon 2100, aujourd'hui on parle de 7 mètres si c'est la calotte du Groenland qui fond. Et si c'est le Pôle Sud, c'est plutôt de l'ordre de 60 mètres ! C'est

loin d'être négligeable et la plupart des villes côtières sont concernées. Les Pays-Bas ont commencé à faire des maisons flottantes. Dès 1995, nous avons organisé un colloque sur les cités marines et les bâtis sur du flottant. Déjà, l'aéroport du Kansai dans la baie de Kyoto est construit sur remblais et projette une piste flottante. Enfin, les irrégularités climatiques constituent également un défi majeur comme les tornades. Depuis un demi-siècle, elles ont frappé en particulier les États-Unis. Les événements de ce type sont plus violents que ceux du passé. Par ailleurs, dans une mesure que l'on ne peut pas estimer aujourd'hui, la tectonique des plaques est susceptible d'engendrer des tremblements de terre ou des tsunamis comme ceux d'Indonésie ou de Fukushima. Après ces événements, on sait que les plaques sont en train de bouger, le Japon étant particulièrement vulnérable ainsi que la Californie.

Vous parlez de « jardin planétaire », qu'entendez-vous par là ?

Les villes sont approvisionnées par des agricultures et de la pêche qui se trouvent loin de leurs centres. Cela engendre un trafic qui consomme énormément d'énergie. Comment gérer ce problème ? Plus de 50% de la population est à présent urbanisée et on tend vers 80-90%. Éloigner le lieu de la production de sa nourriture peut conduire à des tensions considérables.

Par ailleurs, la nature est dégradée du fait des engrais et de la chimie, les ressources aquatiques épuisées par la pêche industrielle, etc. Au sein de notre association Prospective 2100, nous pensons que l'idée du « développement durable » est un oxymore car on met en premier le développement sous-entendu « économique » et en seconde place « durable » pour tempérer les objectifs. Le concept correct, à notre avis, c'est le « jardin planétaire », autrement dit l'homme jardinier de la nature, par plaisir autant que par nécessité.

Si l'on veut que les populations prennent soin de la nature, elles doivent être impliquées et exprimer leur amour de la nature. C'est aussi une thérapie pour les humains. La question du « développement » économique, qui est la plus inté-



ressante pour les marchands, est en fait secondaire pour l'espèce humaine prise dans son ensemble.

Deux scénarios sont possibles : soit on va vers des villes moyennes, où l'interaction des humains avec la nature est plus forte

« La fonction qui prime à présent est l'intellect. Elle se concentre dans les universités, les labos. »

et préservée, soit on met de la nature dans les grandes villes. Le nombre de parcs urbains a augmenté depuis une vingtaine d'années. Les toits des immeubles pourraient accueillir des cultures, cela pourrait donner lieu à des *Green Guerillas* pour réinstaller la nature dans les espaces urbains. Notre idée de « jardin planétaire » part de ce constat. Le jardinier est étymologiquement le gardien, celui qui prend soin de la nature. Il faut démocratiser la fonction de jardinier, il faut qu'elle devienne une expression artistique. Il y a une place pour les jardiniers de grande notoriété comme Gilles Clément ou Patrick Blanc, mais aussi pour tout le monde. Le rôle de la nature est de rassem-

bler les hommes ; nous sommes là pour prendre soin d'elle.

À l'avenir, quelle place pourra être faite à l'homme et à la nature ? Quelles sont les tendances ? Retour à la campagne ou au contraire grande mégapole, végétalisation des villes ?

Je pense que les deux scénarios se développent en parallèle. Si le câblage en fibre optique arrive dans les villages, on peut imaginer de travailler à distance. Est-ce que demain se rendre au travail ne sera pas considéré comme une perte de temps ? Si on connaît une éclosion de petites entreprises, aura-t-on besoin d'autant de bureaux ?

On peut aussi se demander pourquoi il y a des villes ? Depuis l'Antiquité, les premières villes sont des places de marché. On les trouve en particulier le long de la Route de la Soie. À la fin du Moyen Âge on connaît l'essor des villes portuaires, puis avec l'industrialisation on passe des paysans aux ouvriers avec le développement des mines, de la sidérurgie, des grandes industries de main-d'œuvre. Aujourd'hui une grande partie de ces tâches sont effectuées par des robots, le

personnel est là pour en faire la maintenance.

La fonction qui prime à présent est l'intellect. Elle se concentre dans les universités, les écoles, les lieux d'expérimentation, les labos. Les campus et technopoles alimentent la croissance des grandes villes de province, comme Rennes, Toulouse, Bordeaux, Lyon, Grenoble...

J'ai assisté au développement de la ville nouvelle de Villeneuve d'Ascq qui s'est créée d'abord autour du centre universitaire puis des pôles de recherche.

La connexion entre centre et périphérie est capitale. Les projets comme le Grand Paris ou Saclay nécessitent des moyens de transport importants; tant que les transports n'existent pas, ces grands projets ne pourront voir le jour. La créativité, la recherche, la culture sont des éléments essentiels du développement des villes de demain. Plus que tout, je pense que l'art jouera aussi un rôle très important au XXI^e siècle. ■

**Propos recueillis par
Carine Dartiguepeyrou**
Secrétaire générale
des Entretiens Albert-Kahn

PAOLA VIGANO

« Nous avons besoin d'imagination et de radicalité »

Dans le cadre de la consultation sur le Grand Paris, vous avez proposé un diagnostic où vous avez appliqué votre concept de « ville poreuse »...

Une ville poreuse, c'est une ville dans laquelle il n'y a pas d'homogénéité de pensées ou de valeurs. C'est une ville riche par ses diversités qui se représentent dans l'espace. Donc ce que j'appelle les « lieux significatifs » sont les lieux où ces diversités se représentent ou pourraient se représenter. Même si le Grand Paris est riche, culturellement, je pense qu'il lui manque encore quelque chose. Cette représentation, même symbolique, dans l'espace, de la diversité pourrait être beaucoup plus valorisée. Nous avons recensé,

à travers internet, tous les lieux associatifs qui témoignent de différents groupes de population du Grand Paris. C'est la première stratégie.

Il est clair que relier signifie avant tout relier par des transports en commun, si positifs quand on pense à la question énergétique. Le projet du Grand Paris Express n'ayant pas soulevé notre enthousiasme, nous avons donc imaginé des stratégies, en partie en cours de réalisation, de tramway ou de bus en libre service, qui permettent un grand maillage de la métropole. La mobilité par les transports en commun doit aussi donner la possibilité de se déplacer rapidement. C'est la deuxième stratégie.

Il y a ensuite la question de l'eau. Il s'agit de remettre les relations biotiques au centre de la ville mais aussi de s'occuper du risque des crues. Si l'on doit repenser certaines protections, c'est l'occasion de faire d'autres projets. Certes l'ingénierie hydraulique sera centrale mais nous, architectes, paysagistes, urbanistes, sommes surtout intéressés par un projet d'espace social. Donc nous nous demandons : comment tous ces thèmes peuvent-ils entrer dans la construction du projet de la ville ? La « ville poreuse » est une tentative de sortir l'urbanisme des schémas habituels.

Il y a également la question de la porosité liée à la capacité des tissus de s'adapter.

Comment la question de l'énergie, la diminution de la consommation peuvent être l'occasion de repenser ces structures bâties qui connaissent quand même beaucoup d'inertie. Elles ne vont pas changer complètement dans les prochaines années, mais comment peut-on les adapter en prenant en compte la transformation de la famille, le besoin de nombreux logements ?

Paola Viganò, chercheuse et enseignante italienne, est la cofondatrice et la dirigeante d'une agence d'urbanisme à Milan. Elle est l'auteur de *La Métamorphose de l'ordinaire* et de *La Ville poreuse*. Reconnue pour sa manière d'appréhender le futur et de chercher à valoriser le territoire à travers sa richesse culturelle au sens large, elle a reçu le Grand Prix de l'Urbanisme en 2013 et participe à la réflexion sur la Métropole du Grand Paris.

➤ **Le concept de « ville poreuse », c'est aussi un moyen de dépasser le clivage qui existe souvent entre « ville compacte » et « ville diffuse »...**

En effet, il faut sortir du débat idéologique. De quel côté es-tu ? Tu es fan de la ville compacte ? Alors tu es bien. Si tu es fan de la ville diffuse, alors tu es absolument hors de toute hypothèse de durabilité, etc. Il faut dépasser ce conflit car la ville est tout cela à la fois. Personne ne pourra retrouver la ville compacte parce qu'elle est noyée dans un ensemble beaucoup plus large. En Europe, il y a eu cette tradition de petits centres mais les siècles ont passé. L'Union européenne ne devrait pas considérer que le paradigme de la ville compacte est la solution à toutes les questions. Je ne suis pas fan non plus de la ville diffuse. Je pense que la ville, c'est justement des formes d'urbanité différentes et que chaque forme d'urbanité a besoin de stratégies différentes.

« L'idée de *ville poreuse* est une tentative de sortir l'urbanisme des schémas habituels. »

Il est plus intéressant de regarder à une échelle un peu plus large, celle de la ville-territoire. Il a été utilisé, même pour parler de Paris, le terme de « métropole horizontale », alors qu'une métropole n'a jamais été horizontale. Mais justement, dans ce manque d'horizontalité, on trouve aujourd'hui des limites très fortes. Qu'on pense à la production centralisée d'énergie ou à la production décentralisée de nourriture, on a à faire à un territoire qui est différent de la ville compacte au sens strict et de la ville diffuse un peu idéalisée. Même la ville diffuse change, a changé. Donc cette condition urbaine,



© CD92 / Olivier Ravoire

plus large, n'a plus un « dehors », un extérieur, dans le lequel reverser éventuellement ses problèmes.

Vous parlez souvent du besoin d'avoir des projets radicaux. Qu'entendez-vous par là ?

Être « radical », ce n'est pas forcément aller dans le sens de projets avant-gardistes. Ulrich Beck parlait, il y a déjà quelques décennies, de la Société du Risque et démontrait une radicalisation des problèmes comme conséquence du processus de modernisation. Si on est convaincu que cette radicalisation existe, alors on ne peut pas imaginer un projet qui ne soit pas radical. Il faut d'abord s'adapter, adapter nos outils, nos concepts à une situation de radicalisation. La radicalité sollicite également notre imagination. Nous sommes bien conscients qu'on ne passera pas immédiatement à une autre société, mais on peut au moins prendre un peu en compte les dimensions du changement. Est-ce que « le zéro voiture » sera possible ? Qu'est-ce que cela voudrait dire ? Comment peut-on faire évoluer les espaces ?

La Suisse a voté une réduction des consommations de près d'un tiers d'ici 2050. Nous, pour le moment, nous disons

que la planète a le problème de signer des accords, par exemple ceux de la COP21. Des projets radicaux, ce serait donc par exemple l'idée de recycler à 100 %. Pourquoi ne pouvons-nous pas le tester ? Cela changerait déjà notre posture et cela nous permettrait d'élaborer des projets un peu différents. Mais la vérité est que c'est très difficile. Même le 100 % recyclage immédiat trouve contre lui les lois du marché. Or plus que jamais, nous avons besoin d'imagination et de courage parce que la situation est radicale.

Je pense que la question urbaine est revenue au centre des préoccupations. Cela n'a pas toujours été le cas. Je suis urbaniste-architecte, un peu paysagiste aussi, et donc pour moi l'urbanisme est l'occasion de relier des choses que l'on perçoit comme séparées. Nous sommes à un moment de l'Histoire où nous avons le devoir de repenser à fond le projet urbain. Je revendique cette forme de liberté. Même si elle n'est pas très présente dans les faits, je la revendique au moins comme chercheuse. ■

**Propos recueillis par
Carine Dartiguepeyrou
et Émilie Vast**

14-18 SUITE ET FIN

JULIEN LE MAGUERESSE

ATTACHÉ DE CONSERVATION
ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DES HAUTS-DE-SEINE

Après « mobiliser soutenir, soigner », l'exposition 2014-2015, les Archives départementales poursuivent leur rétrospective de la Guerre de 1914-1918 dans les Hauts-de-Seine avec l'exposition « s'armer, subir, se souvenir ».

L'exposition montre tout d'abord le dynamisme d'un territoire tout entier tourné vers l'effort de guerre. Dès la fin de l'année 1914, il devient en effet évident que le conflit sera long et nécessitera un effort particulier de l'industrie. Or, le territoire des Hauts-de-Seine comporte de très nombreuses usines, spécialisées notamment dans le cycle, l'automobile ou l'aviation. La quasi-totalité de ces usines participent alors à cet effort de guerre, comme les usines automobiles Darracq (Suresnes), Clément-Bayard (Levallois-Perret) ou Renault (Boulogne)

pour la fabrication notamment d'obus. L'aviation, balbutiante, devient une arme de guerre, et les usines Caudron, Voisin et Nieuport à Issy-les-Moulineaux, Salmson et Farman à Boulogne, Blériot à Suresnes, sont particulièrement mises à contribution.

Cet effort de guerre de l'industrie implique l'utilisation d'une main-d'œuvre abondante : plus de 22 000 employés rien qu'aux usines Renault (contre 3 000 avant le début de la guerre), tandis que plus de 27 000 ouvriers travaillent dans les différentes usines d'aviation.

La MOBILISATION INDUSTRIELLE

Parmi ces ouvriers, on compte de nombreuses ouvrières : un quart des effectifs des usines d'aviation par exemple sont des femmes. L'accueil de cette nouvelle main-d'œuvre est indispensable pour répondre aux commandes. Certaines usines prennent des dispositions afin de faciliter leur travail, comme la création d'une « maternité ouvrière » à Levallois-Perret, sorte de crèche destinée à accueillir les enfants.

Les ouvriers sont fortement syndiqués, ce qui inquiète les autorités, qui craignent des grèves. Des documents, retrouvés aux Archives nationales, témoignent de la surveillance policière. Les grèves redoutées éclatent en septembre 1917, puis en 1918.

Au-delà des usines qui participent à l'effort de guerre, différents services de l'armée se sont installés sur le territoire. Des photographies issues des fonds de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC) ou de la Bibliothèque nationale rendent compte de cette activité : Boulogne-Billancourt accueille le Dépôt de matériel automobile et de personnel (DMAP), service ayant pour vocation d'être un entrepôt pour automobiles et camions, et de former les conducteurs ; tandis que Vanves abrite le magasin général de l'habillement, où

▼
Traité de Neuilly entre la France et la Bulgarie.
Charles-Jules Duvent,
Hôtel de ville de Neuilly-sur-Seine, salle de du conseil municipal.



© Ville de Neuilly-sur-Seine. Photo Vincent Lefebvre



© BNF Collection Gallica

« L'exposition présente plus d'une centaine de documents d'archives et photographies. »

▲
Traité de Sèvres : arrivée de la délégation turque en gare de Vaucresson, 1920.

sont stockés plusieurs millions d'uniformes. Enfin, les forêts des Hauts-de-Seine servent de terrain d'entraînement, comme le bois de Saint-Cucufa (Rueil), dont le profil vallonné est mis à profit pour tester divers engins, ou la forêt de Meudon qui sert de cadre à la mise au point du char d'assaut français, le fameux char Renault FT.

DES RAIDS VENUS DU CIEL

Dans un deuxième temps, l'exposition évoque les bombardements dont ont été victimes les communes. S'ils sont sans commune mesure avec ceux connus en 1942 et 1943, ils n'en constituent pas moins un bouleversement dans la manière dont est ressentie la guerre : même à plus de cent kilomètres du front, personne n'est à l'abri.

Pour les Hauts-de-Seine, le premier bombardement a lieu la nuit du 21 mars 1915 : des zeppelins lâchent plusieurs bombes, notamment sur Levallois-Perret et Asnières. Abondamment commenté par la presse, ce bombardement provoque également la constitution de dossiers dits de « dommages de guerre », qui sont conservés aux Archives départementales. Ceux-ci permettent de dresser un état complet des destructions subies. L'année 1918 est celle de tous les dangers : les raids d'avions se multiplient, entraînant la mise en place de consignes de sécurité, relayées par voie d'affichage et dont des exemplaires sont exposés (extinction des lumières, alertes, abris...). À partir de mars, un canon, distant de 120 kilomètres, bombarde Paris et sa banlieue. Les dégâts matériels sont parfois importants, tandis qu'on déplore cinq morts à Malakoff, Fontenay-aux-Roses et Vanves. Photographies, coupures de presse, mais aussi registres des décès viennent illustrer ce quotidien tragique.

Les Hauts-de-Seine dans la Grande Guerre : s'armer, subir, se souvenir.
Jusqu'au 27 mai 2016, du lundi au vendredi 9h-17h. 137 avenue Joliot-Curie à Nanterre. Tél. : 01 41 37 11 02 ou archives.hauts-de-seine.fr



DEUX TRAITÉS INTERNATIONAUX ET DES MONUMENTS AUX MORTS

La troisième partie de l'exposition est consacrée à la fin de la guerre. Il faut tout d'abord organiser les modalités de la paix. Si le traité de Versailles, entre les Alliés et l'Allemagne, est signé le 28 juin 1919 (les officiels allemands débarquent d'ailleurs en toute discrétion à la gare de Vaucresson, une rare photographie en témoigne), deux autres traités sont signés dans les Hauts-de-Seine : le traité de Neuilly, qui concerne la redéfinition des frontières de la Bulgarie, alliée de l'Allemagne ; le traité de Sèvres, signé dans les locaux de la manufacture le 10 août 1920 avec l'Empire ottoman. Des documents retracent l'organisation de ces deux cérémonies. Mais le principal élément de la reconnaissance de la patrie envers les soldats morts au combat est l'érection dans

presque toutes les communes de monuments aux morts. Les plans conservés aux Archives départementales, sont ainsi exposés.

Enfin, deux lieux particulièrement symboliques du devoir de mémoire sont mis en exergue : le cimetière américain de Suresnes, inauguré le 30 mai 1919 par le Président des Etats-Unis, ainsi que le mémorial de l'escadrille Lafayette, édifié à Marnes-la-Coquette. ■

Memorial Day au
cimetière américain de
Suresnes, le 30 mai 1919. >



Mémorial de l'Escadrille
La Fayette à Marnes-la-
Coquette. Carte postale. ^

Les documents présentés dans cette exposition sont issus des fonds des Archives départementales des Hauts-de-Seine, des Archives nationales, des archives du ministère de la Défense, des services d'archives de la Manufacture de Sèvres, des communes de Boulogne-Billancourt, Levallois-Perret, Neuilly-sur-Seine, Puteaux, Suresnes, Vanves, Ville-d'Avray, de la BDIC et de la Bibliothèque nationale de France.



© BNF Collection Gallica



LE GRAND ROI DAGOBERT

PAR PHILIPPE BARTHELET

ÉCRIVAIN



© RMN-Grand Palais / Agence Bulloz

Dagobert I^{er}
roi des Francs en 629
Émile Signol (1804-1892).

Il faut imaginer les Hauts-de-Seine il y a quatorze siècles : c'est une forêt, qui s'étend de Clichy jusqu'au pont de Saint-Cloud ; forêt de chênes, si l'on en croit son nom, « Rouvray », dont l'actuel bois de Boulogne n'est plus que le vestige infime. On y chasse le cerf, le sanglier, mais aussi l'ours et le loup ; avant d'être la résidence du roi, comme bien plus tard Versailles, Clichy sera un rendez-vous de chasse ; car le roi, premier guerrier, se doit d'être aussi le premier chasseur en son royaume – ce qu'il sera jusqu'aux derniers Bourbons, Louis XVI et son frère Charles X, que les paysans surnommaient « Robin des Bois », et ces parages de la Seine retiendront encore jusqu'il y a moins de deux

En 629, Dagobert a vingt-six ans ; il s'impose comme le roi de tous les Francs. Il établit son fief à Clichy et sera le fondateur de la basilique Saint-Denis. Ses neuf ans de règne sont « extraordinaires » par leur magnificence.

siècles des échos de la chasse royale. C'est donc à Clichy, *Clippiacum*, que Clothaire II, arrière-petit-fils de Clovis et de sainte Clotilde, installe sa cour vers 614. À l'école du palais qu'il fonde dans le voisinage sont éduqués les fils des grands dignitaires avec les princes royaux au premier rang desquels son fils aîné, Dagobert.

DAGOBERT ÉGALAIT EN FASTE LES MONARQUES D'ORIENT

Ce prince est encore adolescent quand Clothaire l'établit roi d'Austrasie, à Metz, sous la tutelle du célèbre Arnoul, évêque de la ville, et de Pépin de Landen le maire du palais. Dans cette vice-royauté des territoires de l'Est, Dagobert ne tarde pas à s'émanciper de son père et de ses mentors : il revient à Clichy célébrer ses noces, mais provoque une vive querelle avec le roi sur le pouvoir qu'il entend exercer. À la mort de Clothaire, en 629, Dagobert a vingt-six ans ; il s'impose en peu de temps comme le roi de tous les Francs, et entreprend de visiter son royaume, ainsi que le raconte son biographe, le moine de Saint-Denis auteur des *Gesta Dagoberti*, « *frappant de crainte les grands, les évêques et les autres leudes, portant l'allégresse dans l'âme des pauvres qui avaient le bon droit pour eux, ne faisant acception de personne, ne recevant point de présents, et ne prenant pas le temps de*

manger ni de dormir, tant le zèle de la justice le dévorait ».

Évoquant ces commencements heureux, Henri Martin insiste sur « *la magnificence de sa cour* » de Clichy : « *Dagobert égalait en faste les monarques d'Orient ; les pierres précieuses étincelaient sur les bandeaux et sur les ceintures d'or des officiers et des femmes du palais ; les soies éclatantes de la Chine, que les marchands syriens apportaient d'Asie en Gaule et y vendaient au poids de l'or, couvraient le roi et ses courtisans* ». Le roi siège sur un trône en or massif que lui a forgé Éloi, son trésorier, futur évêque de Noyon qui passait pour l'un des meilleurs orfèvres de son temps.

GRAND GUERRIER, ADMINISTRATEUR ET LÉGISLATEUR

Grand guerrier, Dagobert pacifie son empire, étouffant les rébellions ou les velléités séparatistes des grands, aussi bien en Aquitaine, en Bourgogne que dans les marches allemandes, intervenant jusqu'en Espagne ; grand administrateur et législateur, il fait restaurer le cadastre et promulgue des codes. La rançon de sa vaillance est dans l'emportement de son caractère, que l'évêque Arnoul ni Pépin le maire du palais ne sont plus là pour modérer : « *Depuis qu'il s'était défait de ces deux sages gouverneurs qui le tenaient en bride*, écrit Mézeray, *il se laissait empor-*

Ratification par
Dagobert I^{er}
d'un partage
entre deux frères,
Ursinus et Beppolenus,
629-639.
Archives nationales.

ter à la fougue de sa jeunesse, et à la violence de l'autorité souveraine. La première le jetait dans tous les plaisirs ; la seconde lui faisait porter la main ravissante sur les biens de ses sujets, comme si tout eût été à lui... »

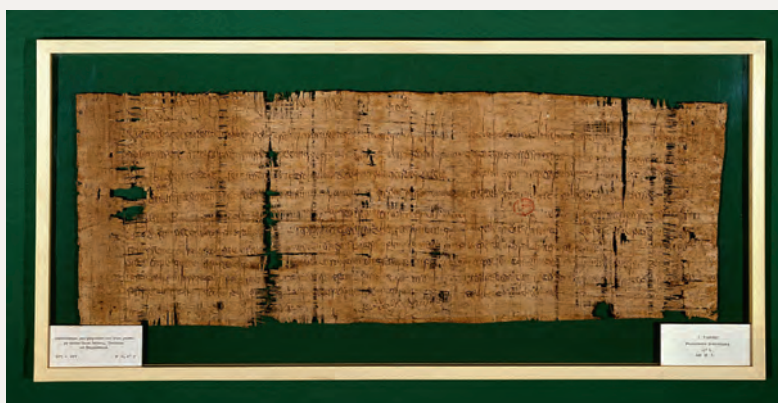
De leur côté, les bénédictins de Saint-Maur, dans leur *Histoire littéraire de la France*, décrivent « un règne d'abord dirigé par la prudence, la modération, la justice et l'équité, puis terni par un enchaînement de débauches excessives ». Paraphrasant son biographe, ils déplorent que Dagobert eût « poussé l'amour des femmes jusqu'à cet excès, qu'il en avait trois à titre de reines tout à la fois, et grand nombre de concubines ». C'est à Clichy, au milieu de ses femmes et des saints évêques ses conseillers, que Dagobert reçoit les ambassades, celles des Gascons défaits qui se soumettent ou celle du roi breton Judicaël, qui vient lui rendre hommage « avec beaucoup de présents » ; Éloi avait été l'artisan de cette victoire diplomatique. Frédégaire rapporte dans sa chronique que le futur saint Judicaël, qui bientôt renoncera sa couronne pour se retirer dans un monastère,

« Dans les Hauts-de-Seine mérovingiens, on chassait le cerf, le sanglier, mais aussi l'ours et le loup... »

effrayé de la licence qu'il voyait à la cour, refusa l'hospitalité de Dagobert pour demander celle du référendaire Dado, ami intime d'Éloi et disciple de saint Colomban, qu'il savait « homme de sainte vie ». Dado, alias Audoin, alias Ouen, sera évêque de Rouen et deviendra le saint Ouen dont se souviendra la topographie d'Île-de-France.

une cour où se côtoient saints et courtisanes

« Cette cour de Dagobert était quelque chose d'étrange, écrit Henri Martin. Les saints y coudoyaient les courtisanes ; les chants de l'orgie s'y confondaient avec les hymnes sacrés. Dagobert rendait d'une main au clergé ce qu'il lui enlevait de l'autre, dépouillant et enrichissant tour à tour les églises ». La munificence royale bénéficia surtout à Saint-Denis, dont il transforma la petite chapelle construite par sainte Geneviève sur le tombeau du saint, en une basilique



© RMN-Grand Palais (Château de Versailles)

admirable, qui devint le cœur même du royaume de France et où il se fit enterrer, quand un « flux de ventre », soit une dysenterie, l'emporta en 638 à trente-cinq ans. Mézeray note la « singulière dévotion » du roi « envers saint Denis et ses compagnons martyrs » : pour desservir le sanctuaire qu'il leur avait consacré, il fonda l'abbaye célèbre entre toutes dans la chrétienté, qu'il dota magnifiquement, où il institua une psalmodie perpétuelle le jour et la nuit, à l'instar de celle que l'on pratiquait aux abbayes de Saint-Martin de Tours ou de Saint-Maurice d'Agaune – saint Martin et saint Maurice étant les

deux autres guides célestes et intercesseurs de Dagobert. Les *Gesta Dagoberti* rapportent à ce sujet qu'un ermite, retiré sur une des îles Lipari, eut la vision d'un vieillard qui lui commandait de prier pour l'âme de Dagobert qui venait de mourir : sur la mer il vit une barque où était le roi enchaîné, que des démons qui le battaient avec fureur conduisait au Stromboli, une des portes de l'enfer. Dagobert ayant imploré le secours des saints Denis, Maurice et Martin, aussitôt le ciel s'ouvrit en tempête et les trois saints, mettant les diables en fuite, emmenèrent son âme avec eux. ■



© BnF, Dist. RMN-Grand Palais / image BnF

Le trône de Dagobert
Quatre protomes de panthères forment les pieds ; les accoudoirs sont constitués de deux bandeaux ajourés, décorés de rosettes (partie inférieure) et de motifs végétaux (registre supérieur) ; le dossier, de forme triangulaire, est orné de trois cercles et de rinceaux. Ce siège, à l'origine pliant, serait une œuvre du VII^e siècle, ou une « réplique carolingienne ».



RESTAURATION DES MAISONS JAPONNAISES

En 1897, Albert Kahn importe deux maisons japonaises pour son jardin de Boulogne. Le Département a décidé de les restaurer sur place par des maîtres charpentiers japonais. Fin de la rénovation prévue en juillet 2016.

< Mademoiselle Bonnet devant une maison du jardin japonais, autochrome 12 x 9 cm, collection Archives de la Planète, opérateur non mentionné, sans date.

Remarquables témoins d'une amitié forte entre Albert Kahn (1860-1940) et le Japon, les maisons japonaises ornant le jardin du banquier philanthrope à Boulogne révèlent une histoire singulière et insolite.

Commandées par Albert Kahn au retour d'un voyage dans l'Empire du Soleil Levant en 1897, ces « fabriques » ou plus exactement bâtisses ornementales de jardin ont été construites, selon la tradition, par des artisans japonais à partir de matériaux importés directement du Japon. Les pièces en bois et papier de riz, emballées dans leur pays d'origine, ont débarqué en France au port du Havre avant d'être acheminées dans la propriété Kahn à Boulogne.

Preuve d'un savoir-faire ancestral disparu aujourd'hui même au Japon, ces constructions, qui figurent parmi les plus



© CD92 / Musée départemental Albert-Kahn

Jardin japonais, glycines, autochrome 9 x 12 cm, collection Archives de la Planète, Auguste Léon, mai 1929.

anciennes sur le sol français, démontrent une valeur patrimoniale très précieuse. Les techniques spécifiques usitées pour leur montage attestent d'une exceptionnelle maîtrise ainsi que d'une grande finesse de composition.

Ces deux maisons, qui présentent de nombreuses caractéristiques de l'architecture du Kantô (Tôkyô), et leurs décors, considérés aujourd'hui comme propres à la maison traditionnelle de l'archipel, témoignent du goût japonais du XIX^e siècle.

Bâtiments plus que centenaires, ces pavillons ont subi le passage du temps, les intempéries ainsi que la pollution depuis leur installation à Boulogne. Le Département des Hauts-de-Seine a par conséquent entrepris une ambitieuse campagne de restauration destinée à remettre à l'honneur ce patrimoine, rare témoin d'une rencontre architecturale entre l'Occident et l'Extrême-Orient sous l'ère Meiji (1867-1912).

Le principe de restauration est de retrouver l'état d'origine d'après l'analyse des images d'archives tout en conservant les différentes interventions effectuées au cours des années. Redonner les formes, matériaux et couleurs des années 1900 aux boiseries, charpentes et toitures est l'enjeu des travaux et des recherches historico-archéologiques engagés.

Ce chantier d'envergure assure la pérennité et le partage d'un savoir-faire japonais unique en France.

Sigolène Tivolle

Direction des parcs, jardins et paysages

Albert-Kahn, musée et jardin départementaux.

10-14 rue du Port à Boulogne-Billancourt.

Tél. : 01 55 19 28 00

Courriel : museealbertkahn@hauts-de-seine.fr
albert-kahn.hauts-de-seine.fr



© Christian Lemoing

Maison japonaise et jardins, autochrome 9 x 12 cm, collection Archives de la Planète, Léonard Jules Martial Lachalard, 2 mai 1930.

Maison du jardin japonais, hiver 2004. Photo de Christian Lemoing.



© CD92 / Musée départemental Albert-Kahn

La RESTAURATION

La méthode utilisée est celle du « démontage/remontage ». Les deux maisons et le portique seront donc entièrement démontés, puis remontés à leur emplacement actuel. Cette méthode permet d'effectuer des diagnostics précis pour chaque pièce, de les nettoyer, de les restaurer ou de les remplacer au cas par cas en fonction de leur usure.

Les travaux commencés en octobre 2015 se termineront en juillet 2016. La première phase, d'octobre à décembre, a consisté à démonter les différentes parties des maisons : toitures et charpentes, parois, fondation et drainage. La restauration des pièces s'effectuera de janvier à mars. Le sol, les fondations et le drainage seront repris en avril. Le remontage débutera en mai (parois et ossatures des maisons, puis charpentes et toitures), pour une fin des travaux prévue en juillet 2016.

La restauration par des maîtres charpentiers japonais est réalisée sur place, dans une tente aux parois transparentes, afin que les visiteurs puissent en profiter.



© CD92/Olivier Ravoir

Saint- Sulpice

à ISSY et... ailleurs

PAR JEAN DE SAINT-BLANQUAT
HISTORIEN ET JOURNALISTE

PHOTOS : OLIVIER RAVOIRE

Fondé en 1642, Saint-Sulpice est l'un des six séminaires français en activité. Une centaine de prêtres y sont formés en permanence et un millier de visiteurs participent chaque année en avril à la journée Portes ouvertes. Jean Paul II y est venu lors de son voyage en France le 1^{er} juin 1980 et plus récemment, le 23 mai dernier, une célébration et un concert s'y sont déroulés à l'occasion du centenaire du génocide arménien. Découverte d'un haut lieu historique en photographies et illustrations.

COMME à VERSAILLES

Longtemps en poste à Rome, le supérieur général Arthur Captier « *en avait rapporté le goût des choses somptueuses* », explique une brochure sulpicienne au milieu du XX^e siècle. Pour « couronner » le grand chantier de reconstruction du séminaire, il fait raser en 1897 la Grande Chapelle précédente datant de 1830 et à sa place, charge l'architecte Édouard Bérard (élève de Viollet-le-Duc) de bâtir un édifice hors normes qui fait penser à Versailles.

« *Quand il s'agit du culte divin, continue la brochure, rien ne peut être trop riche ! Par ailleurs, une chapelle de grand séminaire ne doit-elle pas être conçue en fonction des cérémonies des ordinations vers lesquelles tendent toute la vie et toute l'activité de la maison ? C'est aidés de ces deux pensées que nous devons contempler cette chapelle. Il faut l'avoir vue un jour d'ordinations, ou lors d'une grande cérémonie, pour en saisir toute la beauté et toute l'harmonie. C'est alors seulement qu'elle prend tout son sens et toute sa valeur. L'ampleur de l'espace qui s'inscrit entre les doubles rangées de stalles, convient à merveille à la grande prostration des sous-diacres : derrière les balustrades qui font le tour de l'édifice, les parents, les amis des ordinands suivent tous les détails de la cérémonie et gardent d'un tel spectacle une impression profonde.* »

Écrin singulier, la chapelle accueille des concerts comme celui d'Insula Orchestra en novembre 2012 et plus récemment à l'occasion de la commémoration du génocide arménien.

DESCENTE DE L'ANGE

Le 17 janvier 2012, l'un des deux anges de bronze de « L'élévation du monde sauvé par la Croix » est repositionné au pinacle de la Grande Chapelle du séminaire, clôturant trois années d'un important chantier de restauration extérieure en partie financé par le conseil départemental des Hauts-de-Seine. En place depuis 1901, les anges font le lien entre la charpente métallique des ateliers Eiffel et la haute façade de pierre qui trahit l'éclectisme moderniste de ses commanditaires et les grandes ambitions d'une Compagnie qui envoie ses prêtres aux quatre coins de la planète.



© CD92/Olivier Ravoir

ATEMPORALITÉ

(Ci-contre) Quand sommes-nous ? Où sommes-nous ? Nulle part mieux qu'en ce « cloître », long déambulatoire à arcades longeant tout le côté intérieur du grand bâtiment rebâti en 1892, ne se fait sentir l'atemporalité du lieu et son mélange d'époques. Donnant sur le parc de la Reine Margot, il sert de communication entre les principales salles communes du séminaire. « *Les autres*, écrivait Renan, *ne sauront jamais ce que ces vieilles écoles de silence, de sérieux et de respect renferment de trésors pour la conservation du bien dans l'humanité.* »

UNE MISSION D'ÉDUCATION ET DE FORMATION SPIRITUELLE

Plein de zèle mais désolé du bas niveau d'instruction des curés de son XVII^e siècle, Jean-Jacques Olier, ami de saint Vincent de Paul et curé de Saint-Sulpice à Paris, fonde en 1642 un séminaire où lui et ses compagnons vont pouvoir « *cultiver les nouvelles plantes qui leur sont tombées dans les mains, et qui ont paru être appelées au clergé* ». La Compagnie des prêtres du séminaire de Saint-Sulpice est née : assurant « *le précieux ministère de la formation des prêtres* » au service de l'Église de France puis également, à partir du XIX^e siècle au Canada et aux États-Unis, et à partir du XX^e siècle en Asie, Amérique latine et Afrique. Elle anime aujourd'hui des séminaires dans le monde entier, communautés « *où les distances sont abolies autant que possible entre les candidats au sacerdoce et les éducateurs ; ceux-ci sont avant tout des éducateurs spirituels exerçant le ministère de la direction* ». Dirigée par un supérieur général (l'Américain Ronald Witherup depuis 2008) et trois supérieurs provinciaux (France, Canada, États-Unis), la Compagnie a gardé ses racines et reste ancrée dans le quartier Saint-Sulpice à Paris et à Issy où son fondateur Jean-Jacques Olier « *revint passer les dernières semaines de répit que lui laissa la maladie* » en 1657. Des bâtiments que l'on reconnaît, comme toutes les institutions sulpiciennes, par les lettres A et M entrelacées, qui signifient « *Auspice Maria* » (Sous la protection de Marie).





SÉMINAIRE ILLUSTRE

À la lisière du vieux village d'Issy, le château de la Reine Margot est devenu au XVII^e siècle la « maison de campagne » des Sulpiciens, cette très particulière et efficace compagnie de directeurs de conscience qui ont formé (et forment) une bonne partie des curés de France puis d'ailleurs. Une histoire où, de Jean-Jacques Olier à Fénelon ou Ernest Renan, les grands esprits ne manquent pas.

C'est le domaine des « *hommes d'une piété grave et raisonnable* », issus des grands tourments spirituels du XVII^e siècle : Olier, Bretonvilliers, Tronson. Trois fils de bonne famille parisienne qui se font prêtres et se retrouvent d'abord bien mal à l'aise dans la très baroque Église catholique de leur temps. Jean-Jacques Olier est le fondateur : après avoir parcouru le royaume et traversé une profonde dépression, il conclut qu'il faut mieux former les prêtres et crée en 1642 un séminaire dans sa paroisse de Saint-Sulpice et une « compagnie » vouée à la direction spirituelle des séminaristes. Alexandre de Bretonvilliers est le facilitateur : il prend le relais d'Olier comme curé de Saint-Sulpice en 1652 et quand il voit combien celui-ci apprécie ses séjours dans la « maison » d'Issy de son ami M. de Sève, il l'achète à celui-ci en 1655. C'est donc là qu'en 1657, Olier « fut terrassé par le mal qui le minait, et c'est d'ici qu'on le transporta en toute hâte au séminaire Saint-Sulpice, où il devait mourir huit jours après, assisté par saint Vincent de Paul. » Bretonvilliers prend alors la tête de la Compagnie.

Issy, 1695 : Bossuet, Noailles et Tronson présentent à Fénelon (réticent) leur texte contre les excès du mysticisme.



Louis Tronson est l'organisateur : neveu de M. de Sève, il prend en main le séminaire à la mort d'Olier puis la Compagnie à la mort de Bretonvilliers en 1676. Du domaine d'Issy que celui-ci a légué aux sulpiciens, il fait la maison de campagne des séminaristes. À partir des enseignements d'Olier, il pose aussi les fondements de la « *solide doctrine* » sulpicienne qui fournira à l'Église de France « *ce clergé d'une physionomie si particulière, le plus discipliné, le plus régulier, le plus national, même le plus instruit* ». Sa réputation est telle que malgré sa maladie qui le force à garder la chambre, il est l'un des trois arbitres de la vive querelle du quiétisme qui agite la Cour et les milieux catholiques dans les années 1690.

L'étincelle de la querelle est M^{me} Guyon, une mystique dont les volubiles épanchements sur l'anéantissement devant Dieu ne sont pas toujours strictement en accord avec la théologie catholique du temps. Face à elle, les attitudes vont se cristalliser autour des deux meilleures plumes du milieu, Bossuet et Fénelon. Bossuet se méfie de la mystique. Fénelon, pas plus mystique mais attiré par ce qui lui manque et soucieux d'élaborer une théologie de « *l'amour désintéressé* », souhaite qu'on trouve des accommodements avec M^{me} Guyon. Qui demande l'arbitrage de Tronson, Bossuet et Noailles, l'évêque de Châlons.

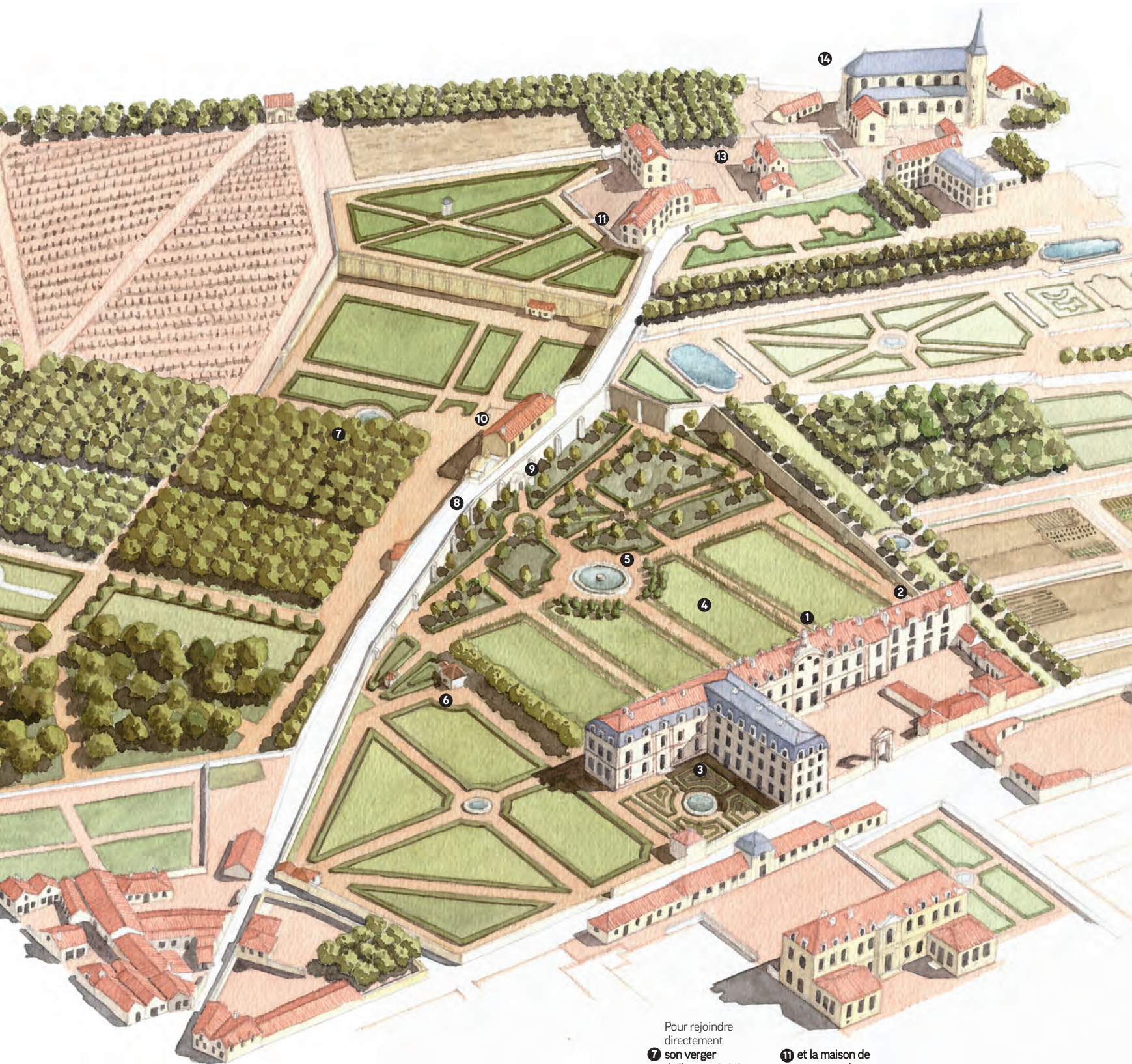
Tronson ne pouvant se déplacer, Bossuet et Noailles passent de nombreuses journées chez lui à Issy à partir de l'été 1694 pour rédiger trente « articles » définissant la doctrine. Articles qu'ils présentent à Fénelon en mars 1695. « *Le lendemain, raconte Fénelon, je déclarai par une lettre (...) que je les signerais par déférence contre ma*

Jean-Jacques Olier disait avoir fondé les sulpiciens pour que « *ce qu'il a plu à Dieu de me faire connaître de sa vérité* » soit répandu « *dedans le cœur de tout le monde, et surtout de ceux qui doivent enseigner* ».



Le domaine de la compagnie de Saint-Sulpice en 1740





Le domaine de la Compagnie de Saint-Sulpice en 1740, plus de 60 ans après le legs du P. de Bretonvilliers.

1 L'ancien château de la Reine Margot sert de maison de vacances aux séminaristes parisiens.

2 Le reste du bâtiment au sud est la résidence des « solitaires », les prêtres issus du séminaire et se destinant à y servir.

3 L'aile nord vient d'être bâtie par le cardinal de Fleury, qui travaillait jusque là en face aux affaires du royaume.

Devant le château,

4 le parc créé fin XVI^e siècle par l'orfèvre La Haye avec

5 son bassin

6 et le nymphée, un petit pavillon du début du XVII^e siècle, à moitié enterré, dont le plafond est orné d'une rocaille somptueuse décorée de sirènes et de dauphins.

Pour rejoindre directement

7 son verger de l'autre côté de

8 la rue de la Glaisière (aujourd'hui rue Minard), l'orfèvre Jean de La Haye avait obtenu vers 1599 le droit de creuser dessous

9 un tunnel. C'est par lui que les sulpiciens accédaient

10 au bâtiment Saint-Joseph,

11 et la maison de vacances des « philosophes » (les élèves suivant les deux premières années d'études)

12 et à la chapelle de Lorette, que le père Tronson fit bâtir entre 1680 et 1683 et qui rappelle le culte particulier de Jean-Jacques Olier pour la Santa Casa de Loreto (Lorette) en Italie,

où le fondateur des sulpiciens avait décidé de changer de voie. On voit plus loin

13 le bout du village d'Issy avec

14 l'église Saint-Étienne où auront lieu trois ans plus tard les obsèques du cardinal de Fleury et où il sera provisoirement enterré.

persuasion, mais que si on voulait ajouter certaines choses, je serais prêt à signer de mon sang. » On rajoute alors quatre articles allant dans son sens mais cela ne réglera pas la querelle qui s'envenimera et ira jusqu'à Rome où le pape tranchera en 1699 en faveur de Bossuet. Fénelon s'inclinera mais verra sa carrière définitivement brisée (et M^{me} Guyon passera huit rudes années en prison).

Après ces passions, le XVIII^e siècle semble bien calme à Issy, à peine troublé par les séjours du cardinal de Fleury, principal ministre de Louis XV, qui trouve le lieu à distance idéale de Paris et de Versailles et y meurt à la tâche. La Révolution tente bien de disperser la Compagnie mais l'action tenace du supérieur sulpicien Jacques-André Emery réussit à la rétablir dans ses meubles et consacre le rôle d'Issy où vont s'installer les jeunes classes du séminaire parisien et avec elles un certain Ernest Renan.

Le futur auteur de *La Vie de Jésus* passe chez les sulpiciens « quatre années au moment le plus décisif de (sa) vie » et ce sont eux qui lui révèlent la faiblesse de sa foi, comme le très mystique P. Pineau qui lui fait une algarade un jour qu'il le trouve lisant dans le parc : « Oh ! le cher petit trésor, Mon Dieu, qu'il est donc joli, là, si bien empaqueté ! Oh ! ne le dérangez pas. Voilà comme il sera toujours ... Il étudiera, étudiera sans cesse ; mais, quand le soin des pauvres âmes le réclamera, il étudiera encore. Bien fourré dans sa houppe-lande, il dira à ceux qui viendront le trouver : Oh ! laissez-moi, laissez-moi. »

Troublé, Renan continua sa lecture. Quarante ans plus tard, lorsqu'il tente de retracer ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, le vieil écrivain athée ne cesse de rendre hommage à ses maîtres sulpiciens et au « second berceau » de sa pensée, le « beau parc mystique d'Issy ».



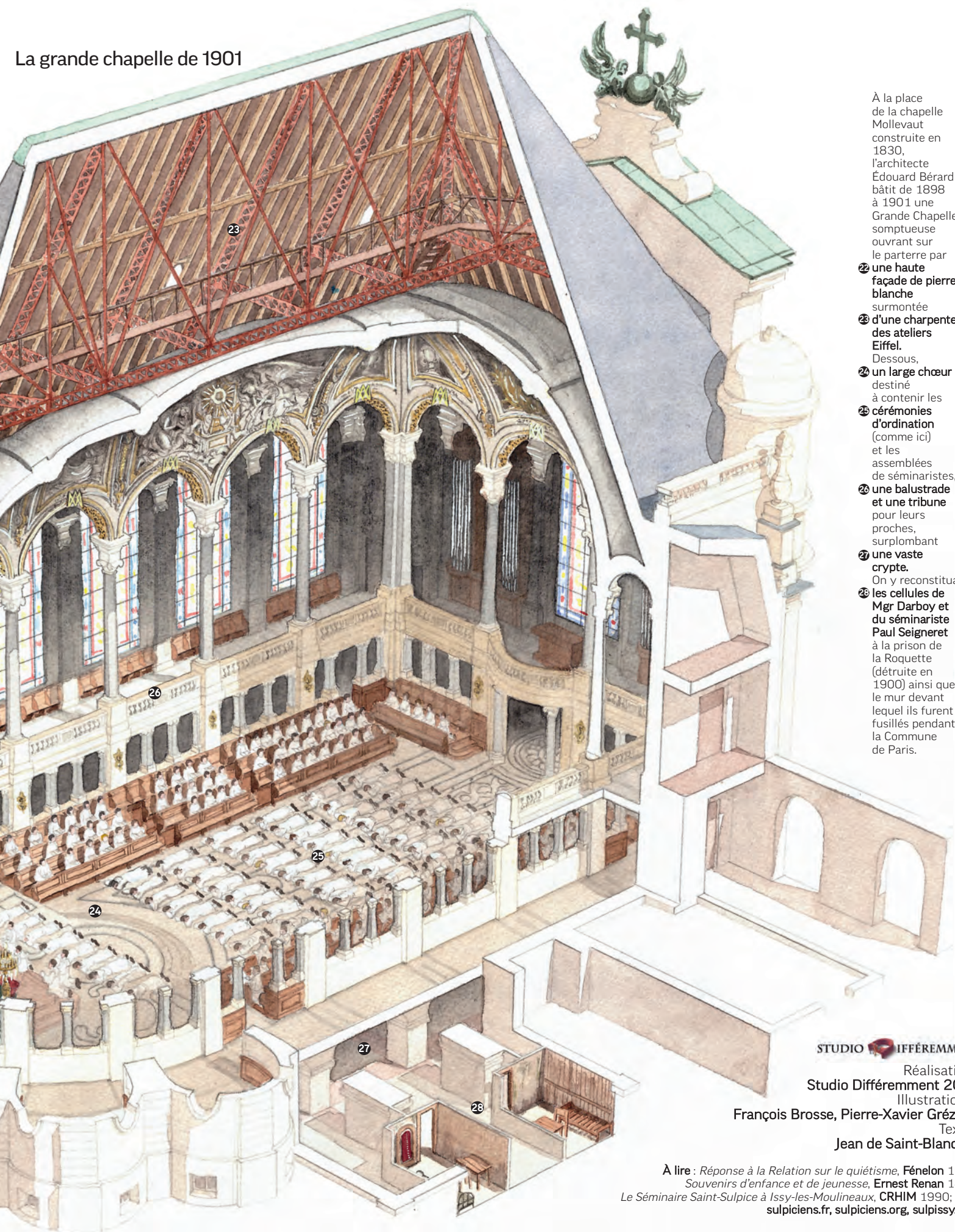
À Issy, le séminariste Ernest Renan avait l'habitude de lire de longues heures dans le parc. Il s'y fit vertement tancer par le très mystique professeur de sciences, le P. Pinault, qui lui reprochera acieusement de préférer les études au « soin des pauvres âmes ».

- Le domaine aujourd'hui après la reconstruction
- 15 du grand bâtiment à la fin du XIX^e siècle. Autres nouveautés :
 - 16 la Grande Chapelle (1901)
 - 17 et la Solitude (depuis 1969 foyer des sulpiciens âgés), avec sa chapelle contre l'ancienne maison des philosophes et la statue de Notre Dame des Bombes.
 - 18 le bâtiment de Lorette (construit en 1930 pour servir au premier cycle du séminaire, aujourd'hui

- loué à l'ISEP) enserrant la deuxième version de la chapelle du même nom et derrière lequel se trouve le cimetière des supérieurs généraux de la compagnie. Temporairement privés de la chapelle après la Révolution, les séminaristes bâtirent de leurs mains en 1808
- 19 la chapelle Notre Dame de Toutes Grâces à côté du nymphée. On voit aussi
- 20 l'allée Saint-Jean
- 21 et le square Jean-Paul II loué depuis 1976 à la ville.



La grande chapelle de 1901



À la place de la chapelle Mollevaut construite en 1830, l'architecte Édouard Bérard bâtit de 1898 à 1901 une Grande Chapelle somptueuse ouvrant sur le parterre par

- ② une haute façade de pierre blanche surmontée
- ③ d'une charpente des ateliers Eiffel. Dessous,
- ④ un large chœur destiné à contenir les
- ⑤ cérémonies d'ordination (comme ici) et les assemblées de séminaristes,
- ⑥ une balustrade et une tribune pour leurs proches, surplombant
- ⑦ une vaste crypte. On y reconstitua
- ⑧ les cellules de Mgr Darboy et du séminariste Paul Seigneret à la prison de la Roquette (détruite en 1900) ainsi que le mur devant lequel ils furent fusillés pendant la Commune de Paris.

STUDIO DIFFÉREMENT

Réalisation :
Studio Différement 2015

Illustrations :
François Brosse, Pierre-Xavier Grézaud

Texte :
Jean de Saint-Blanquat

À lire : *Réponse à la Relation sur le quiétisme*, Fénelon 1698;
Souvenirs d'enfance et de jeunesse, Ernest Renan 1883;
Le Séminaire Saint-Sulpice à Issy-les-Moulineaux, CRHIM 1990; sites
sulpiciens.fr, sulpiciens.org, sulpissy.info.

DE LONGUES AILES

C'est, résumait Renan qui passa quatre ans chez les sulpiciens, « une école de solide doctrine, répudiant l'éclat, abhorrant le succès. La modestie a toujours été le don particulier de la compagnie de Saint-Sulpice. » Malgré leur modestie, lorsqu'ils font totalement rebâtir en 1892 le « grand bâtiment » de leur séminaire, très endommagé par les combats de la Commune une vingtaine d'années plus tôt, les pères sulpiciens voient grand : un long et haut bâtiment à deux ailes (que l'on voit ici côté parc) vient remplacer « la maison de campagne d'Issy, située dans le village de ce nom, un peu au delà des dernières maisons de Vaugirard » qu'avait connue Renan. Seuls le clocheton et les austères façades d'inspiration XVII^e rappellent l'ancien « grand bâtiment », modeste château de la Reine Margot augmenté « de longues ailes », devenu bien trop petit pour la multitude de prêtres formés alors chaque année par la compagnie.

Au premier plan, le bassin circulaire des premiers temps du château, qui, selon un poète du temps chantant le « *Petit Olympe d'Issy* », « jette l'eau de divers endroits : - La terre en étant abreuvée - Fait croître ses arbres plus droits ; Les palissades bien taillées, - Avec le tranchant des ciseaux, - Croissent plus haut étant mouillées - De la fraîche humeur de ces eaux. »





IMMERSION DANS LE BLANC

CÉCILE DUPONT-LOGIÉ
CONSERVATEUR EN CHEF DU PATRIMOINE

Avec l'exposition *La manufacture des Lumières. La sculpture de Louis XV à la Révolution*, la Cité de la Céramique met en valeur une autre facette de son « or blanc », celle des « biscuits de Sèvres ». Une invention créée en 1752 qui permet une histoire de la sculpture à la manufacture de Sèvres jusqu'à la période révolutionnaire. À voir jusqu'au 18 janvier 2016.

Cette matière blanche et sans couverte révélant les détails les plus fins a immédiatement conquis les élites de l'Ancien Régime. Elles furent les clients assidus de cet art qui suivit les courants de la mode et de la pensée au siècle des Lumières. D'objets de décoration, les biscuits devinrent très vite des éléments des milieux de table, les fameux « surtouts », une fonction qu'ils ont encore aujourd'hui, interprétés par des artistes contemporains. La tradition ne se perd pas à Sèvres... L'exposition, à travers ces œuvres originales du XVIII^e siècle, 120 biscuits, 80 terres cuites, dessins, estampes, modèles et moules en plâtre, permet vraiment de faire « le tour de la question ». À ce moment le visiteur réalise qu'il se trouve dans un lieu magique. Quel autre endroit peut se targuer d'avoir une histoire vieille de trois siècles,

de posséder des collections uniques, des archives parlantes et des ateliers où le savoir-faire s'est maintenu depuis l'origine ?

Histoire et technique

Depuis le XVI^e siècle, les Européens ont cherché à percer le secret de fabrication de la porcelaine qui était importée de Chine et du Japon. Ce n'est qu'en 1768 que le fameux kaolin sera découvert à Saint-Yrieix près de Limoges. Jusqu'alors, les céramistes créaient une pâte de porcelaine dite « tendre ». Après Florence en 1575, Rouen en 1673 et Saint-Cloud en 1697. À ce moment, les sculptures sont émaillées et souvent inspirées des modèles de chinoiseries, en rivalité avec Meissen (Saxe). Mais en 1752 Vincennes, avec l'invention du biscuit, suscite un



© RMN-Grand Palais (Sèvres, Cité de la céramique) / Martine Beck-Coppola

L'Amour menaçant
 Étienne-Maurice Falconet (1716-1791),
 1758 / 1758-1766. Biscuit de
 porcelaine tendre de Sèvres,
 23,5x15x20 cm.

engouement tel que la manufacture (qui emménage à Sèvres en 1756) développe cette production de manière importante. Elle fera d'ailleurs appel jusqu'à la Révolution à tous les grands artistes de l'Académie royale. Falconet, Bachelier, Boizot vont diriger les ateliers et travailleront avec des sculpteurs célèbres : Pajou, Caffieri, Houdon... La nouveauté du biscuit réside dans le fait de ne pas recouvrir la pâte d'un émail qui la rend brillante et empâte légèrement les détails du modelé. La pâte de porcelaine est cuite à haute température (plus de 1300° C) sans couverte et sans décor, caractérisée par son aspect mat. Elle ne subit qu'une seule cuisson, contrairement à ce que laisse supposer son nom.

La conception et la réalisation d'une sculpture en biscuit de porcelaine de Sèvres sont complexes. Le dessin de la figure est le premier geste. Puis l'on réalise la figure en trois dimensions avec l'argile qui est suffisamment malléable. Ce modèle obtenu est découpé en morceaux qui feront chacun l'objet d'un moule, c'est la « ronde de moules » qui permet de refaire le modèle en plâtre. Celui-ci va servir à créer une deuxième « ronde » destinée à l'édition en porcelaine. Ainsi l'on garde le premier jet qui servira à corriger les défauts durant toute la fabrication quand on reconstitue le modèle. Il s'agira à ce moment de gommer les traces d'outils.

Quant aux fleurs et aux guirlandes, elles sont exécutées selon la technique du « pastillage » : à partir de boulettes d'argile, on façonne des pétales qui sont assemblés les uns au autres pour constituer une fleur.

L'exposition se laisse approcher de différentes manières : selon sa sensibilité chacun essaiera de connaître davantage l'histoire, la technique ou la restauration des œuvres ; s'intéressera à la présentation multimédia du surtout de la Conversation espagnole, et pourra admirer les œuvres présentées, véritable panorama du goût de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. ■

CERAMIX AU PRINTEMPS

Ceramix ou les relations entre art et céramique aux XX^e et XXI^e siècles. Pour la première fois, ce thème est traité dans une telle amplitude chronologique et géographique. En effet pas moins de 300 œuvres et 115 artistes issus de 25 nationalités seront présents tout d'abord, jusqu'au 5 février 2016, au Bonnefanten Museum de Maastricht (Pays-Bas), puis du 9 mars au 12 juin 2016 à la Cité de la céramique de Sèvres et à La Maison Rouge de Paris. Des prêts de prestigieuses institutions muséales et de collectionneurs passionnés compléteront les œuvres des artistes.

Memory Jar, Perry Grayson, 2013. Céramique, 40x35 cm.



La Conversation espagnole,
La Mandoline
François-Joseph Duret (1729-1816),
1772 / 1772-1773.
Biscuit de porcelaine tendre,
23,7x24x20 cm.



© Sévres, Cité de la céramique/ Gérard Jonica



La Manufacture des Lumières. La sculpture à Sévres de Louis XV à la Révolution.
Commissariat général :
Guilhem Scherf,
conservateur en chef au
département des Sculptures
du musée du Louvre.
Scénographie : Cécile Degos.
Jusqu'au 18 janvier 2016,
tous les jours de 10 h à 17 h,
sauf le mardi.
Cité de la céramique :
2, place de la Manufacture
à Sévres.
www.sevresciteceramique.fr

LE MÉCÉNAT ET LA RESTAURATION DES ŒUVRES

Grâce au mécénat de la Fondation BNP Paribas pour l'art, 113 modèles en terre cuite ont été restaurés auxquels il faut ajouter un ensemble de 214 fragments collectés à une période indéterminée dont la plupart semblaient provenir de ces groupes et statuettes. Ce fut une entreprise longue et délicate qui a demandé deux années de travail et la collaboration de plusieurs restaurateurs.



© Fondation BNP Paribas Mathieu Ferrier et Vincent Luc



© RMN Grand Palais (Sèvres, Cité de la céramique) / Martine Beck-Coppola

Les Nymphes à la coquille, >
 Jean-Claude Duplessis avec la
 collaboration probable de Falconet,
 vers 1761. Biscuit de porcelaine tendre,
 29,5x35,5x22,8 cm.



© RMN-Grand Palais (Sèvres, Cité de la céramique) / Martine Beck-Coppola

LES NYMPHES À LA COUILLE

Récemment acquise par la Cité de la céramique, cet élément de surtout de table particulièrement réussi est en biscuit de porcelaine tendre, matière aux nombreuses contraintes techniques. Réalisé d'après un dessin de l'orfèvre du Roi, Duplessis, avec l'apport du sculpteur Falconet, il date de 1761 : une mention des archives nous apprend que la marquise de Pompadour fit l'achat d'un exemplaire. Ces nymphes sont particulièrement élégantes dans leur geste de soutenir une coquille au milieu de plantes aquatiques. C'est là un raffinement très typique de la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

< La Mélancolie et la Méditation,
 modèle d'Étienne-Maurice
 Falconet (1716-1791) sous la
 direction de Boizot. 1774 et
 1775. Terres cuites et biscuits
 de porcelaine dure de Sèvres,
 68x31,5x21,3 cm et
 36x16,3x11 cm.





CHATEAUBRIAND

POÉTIQUE DU MOYEN ÂGE

« Quel Moyen Âge pour Chateaubriand ? ». C'est la question passionnante à laquelle répond un web-documentaire réalisé par le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – Maison de Chateaubriand. Il est vrai que les temps médiévaux ont nourri toute l'œuvre littéraire et politique de l'écrivain.

OLIVIER GRINHARD AVEC LA COLLABORATION DE FRANÇOISE BRUNET-VILLATTE
ATTACHÉS DE CONSERVATION DU PATRIMOINE À LA MAISON DE CHATEAUBRIAND

e

n 1802, Chateaubriand publie le *Génie du christianisme* où le chapitre dédié aux églises gothiques passe pour un manifeste de la sensibilité romantique et consacre son auteur comme le « restaurateur de la vieille église gothique ».

La noblesse d'épée, à laquelle appartient Chateaubriand, a toujours entretenu des liens étroits avec le Moyen Âge. Cette référence lui permettait d'affirmer sa légitimité et constituait l'un des éléments fondamentaux de son identité.

Dès les premiers chapitres des *Mémoires d'outre-tombe*, l'écrivain revendique un arbre généalogique enraciné au cœur du XI^e siècle. Les paysages bretons dans lesquels il passe sa jeunesse sont eux aussi marqués par les temps médiévaux : Saint-Malo, sa ville natale mais aussi Dol,

Dinan ou encore Fougères conservent de nombreux monuments et constructions médiévales.

C'est en particulier au Château de Combourg qu'il ressent le plus profondément la présence du Moyen Âge. Il règne dans les descriptions de la forteresse familiale que Chateaubriand a brossées dans les *Mémoires d'outre-tombe* un parfum de roman gothique très apprécié au début du XIX^e siècle.

L'« inventeur » du Moyen Âge ?

Chateaubriand n'est pas le premier à s'être intéressé au Moyen Âge. Pour écrire les chapitres du *Génie du christianisme* consacrés à cette période, il puise dans les travaux d'érudits du début du XVIII^e siècle, tels que Jean-Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye qui pour la première fois traduisit des textes médiévaux.

◀ États généraux de Paris réunis à Notre-Dame de Paris après la mort de Charles IV, 1^{er} février. Philippe VI de Valois y proclame la loi salique 1328. Le Romain (dit), Alaux Jean (1786-1864).

À la même époque, les architectes achèvent la cathédrale d'Orléans en édifiant une façade gothique, tandis que la guerre avec l'Angleterre conduit le gouvernement à célébrer les valeurs chevaleresques à travers la mémoire de Boucicaut, Du Guesclin et Bayard.

Sa jeunesse fut marquée par les temps médiévaux. C'est en particulier au château de Combourg qu'il ressentit le plus profondément la présence du Moyen Âge.

Enfin, pendant son exil anglais (1793-1800), Chateaubriand découvre une nation qui succombe aux charmes d'un Moyen Âge réinventé. Des hommes fortunés tels que le duc de Beckford édifient leur demeure dans le style ogival, tandis que les romans gothiques connaissent leurs plus grands succès. L'écrivain évoque ce genre littéraire représenté par Ann Radcliffe. Les intrigues mouve-

mentées ont pour décor des forteresses en ruine ou des abbayes aux cryptes obscures qui diffusent une atmosphère de délicieuse terreur.

Une vision idéalisée

En publiant le *Génie du christianisme*, Chateaubriand défend la sagesse et la beauté de la religion chrétienne. Opposé à la philosophie des Lumières, qui prétendait que le christianisme avait fait sombrer l'Europe dans la barbarie médiévale, il décrit le Moyen Âge comme une période de mutation, fruit de l'union entre l'héritage antique et l'esprit chrétien. Il souligne l'influence des valeurs évangéliques de charité et de solidarité sur la vie quotidienne et l'importance du rôle des ordres religieux dans la fondation des hospices et des hôtels-Dieu.

En ce début de XIX^e siècle, les études sur la période médiévale en sont à leur début. La vision du Moyen Âge que Chateaubriand partage avec ses contemporains se résume à des figures emblématiques, telles que le moine,

Le château de Combourg
Hubert Clerget, 1860.
Gouache sur papier beige.
44,5 x 36,5 cm.



le chevalier, le pèlerin, le croisé ou la gente dame. Elle oscille entre pittoresque et anecdote au détriment de l'exactitude historique.

Une société d'équilibre et de progrès

Pour Chateaubriand, le Moyen Âge commence en 814 après la mort de Charlemagne et s'achève en 1547 à la fin du règne de François I^{er}. Durant les Invasions, l'énergie des Barbares revitalise le vieux peuple romain et le christianisme permet de préserver une part importante de la culture gréco-latine.

Dans l'*Analyse raisonnée de l'histoire de France*, il décrit comment la notion de libertés individuelles s'est répandue dans toutes les couches de la société médiévale. La formation des trois ordres qui en découle conduit à la création d'un équilibre social durable.

D'abord féodale, la monarchie va progressivement devenir fédérative. Chateaubriand rappelle que les pairs ont été créés sous le règne de Philippe Auguste et les États généraux par Philippe le Bel.

C'est à ses yeux l'absolutisme, porté à son apogée par Louis XIV, qui entraîna la destruction de la royauté.

Une pensée politique inspirante

À partir de 1804, le durcissement du régime impérial conduit Chateaubriand à soutenir que la monarchie médiévale pourrait servir de modèle à la construction d'une société moderne.

Dans son pamphlet *De Buonaparte et des Bourbons*, il appelle au rétablissement de la monarchie et de la dynastie des Bourbons en soulignant que le premier de la lignée était le fils de Saint Louis. Aux yeux de l'écrivain, Louis IX incarne l'idéal monarchique emprunt de sagesse, de puissance et de culture, que vient rehausser l'esprit chrétien.

Avec la Charte que Louis XVIII signe en 1814, la monarchie rompt avec le despotisme. En acceptant de gouverner avec la Chambre des pairs et celle des députés, le roi renouvelle la tradition d'une monarchie d'inspiration médiévale.

Chateaubriand n'a pas « inventé » le Moyen Âge mais son talent a permis, avec le *Génie du christianisme*, d'offrir aux lecteurs l'image enluminée d'une époque jusqu'alors méprisée. Mais, au-delà de cette vision idéalisée, l'époque médiévale constitue selon l'écrivain un héritage dont il convient de s'inspirer pour édifier une monarchie moderne en phase avec l'Histoire. C'est ce qu'exprime, en 1816, la conclusion de *De la monarchie selon la Charte*. « J'ai cru voir le salut de la patrie, comme je le disais à la Chambre des pairs, dans l'union des anciennes mœurs et des formes politiques actuelles, du bon sens de nos pères et des lumières du siècle, de la vieille gloire de Duguesclin et de la nouvelle gloire de Moreau ; enfin dans l'alliance de la religion et de la liberté fondée sur les lois : si c'est là une chimère, les cœurs nobles ne me la reprocheront pas. » ■



© CD92 / Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups - Maison de Chateaubriand

▲ Scène médiévale
Auguste Couder,
milieu du XIX^e siècle.
Aquarelle et gouache, encre
brune à la plume sur légère
préparation à la mine de
plomb.

Chateaubriand n'a pas « inventé » le Moyen Âge mais son talent a permis, avec le *Génie du christianisme*, d'offrir aux lecteurs l'image enluminée d'une époque jusqu'alors méprisée.

DÉCOUVREZ LE WEB DOCUMENTAIRE

Réalisé par le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups - Maison de Chateaubriand, le web documentaire présente en images la vision du Moyen Âge de Chateaubriand et de ses contemporains : 80 reproductions d'œuvres issues de collections publiques françaises illustrent articles, commentaires et citations de l'écrivain.

Les interviews filmées de Guilhem Labouret, professeur en classes préparatoires aux grandes écoles et de Pierre Glaudes, professeur des universités à l'Université Paris-Sorbonne viennent enrichir le propos.

Une exploration « à la carte » du web documentaire est possible grâce aux trois parcours de visites proposés : interactif, chronologique et thématique.

À découvrir sur chateaubriand-moyenage.fr



Affiche du web documentaire et de l'exposition au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups - Maison de Chateaubriand

ET DU CÔTÉ DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE ?

PAR BERNARD DEGOUT

DIRECTEUR DE LA MAISON DE CHATEAUBRIAND
DOMAINE DÉPARTEMENTAL DE LA VALLÉE-AUX-LOUPS

Le court chapitre du *Génie du christianisme* consacré aux églises gothiques exprime une réserve (« l'ordre gothique, au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière ») que confirme un article publié par Chateaubriand en juin 1802, soit quelques semaines après la parution du *Génie* ; on y lit qu'« un monument gothique peut plaire par son obscurité et par la difformité même de ses proportions ; mais personne ne songe à bâtir un palais sur son modèle ».

Cette phrase est empruntée à un article sur Shakespeare ; elle suit immédiatement la considération qu'une beauté dans l'œuvre du dramaturge anglais n'excuse pas ses innombrables défauts, et – c'était l'enjeu de l'article – qu'une imitation du théâtre de Shakespeare serait désastreuse pour la scène française (de même, si l'on suit le parallèle, qu'une imitation de l'architecture gothique serait désastreuse pour l'architecture classique).

On se demandera peut-être pourquoi apparaît ici Shakespeare, mort au XVII^e siècle, alors qu'il est question du Moyen Âge ? La périodisation historique n'est pas pour Chateaubriand celle que retiennent nos manuels. Shakespeare appartient à ses yeux au Moyen Âge, il en marque la fin, la fermeture. Ce qui concerne le dramaturge nous intéresse par conséquent au premier point, s'agissant de la signification pour Chateaubriand du Moyen Âge. C'est un assez large sujet, dont on veut ici pointer un élément. Après la révolution de Juillet, Chateaubriand a revu sur un plan beaucoup plus large la conception des *Mémoires de sa vie*, qu'il avait, en même temps qu'une *Histoire*, commencés sous l'Empire, et dont il n'avait en 1833 écrit qu'une partie. Dans le premier livre qu'il rédigea ensuite – dans la perspective nouvelle des *Mémoires d'outre-tombe*, où l'*Histoire* devait prendre une place bien plus importante qu'auparavant –, on trouve une considération très remarquable, qui porte précisément sur les mémoires, ces nouveaux mémoires qu'il entreprend, par comparaison avec l'histoire (et lui-même avait publié quelques années plus tôt ce qu'il avait rédigé au titre de ses *Études*

historiques) : « Je vous fais voir l'envers des événements que l'histoire ne montre pas ; l'histoire n'étale que l'endroit. Les *Mémoires* ont l'avantage de présenter l'un et l'autre côté du tissu : sous ce rapport, ils peignent mieux l'humanité complète en exposant, comme les tragédies de Shakespeare, les scènes basses et hautes. Il y a partout une chaumière auprès d'un palais, un homme qui pleure auprès d'un homme qui rit, un chiffonnier qui porte sa hotte auprès d'un roi qui perd son trône [...] ». Extrait qu'on a profité à rapprocher d'un autre, contemporain : « [l'] architecture du moyen âge offrait un mélange du tragique et du bouffon, du gigantesque et du gracieux, comme les poèmes et les romans de la même époque. »

Il y a de la sorte quelque chose du Moyen Âge qui est introduit dans la conception et la mise en œuvre des *Mémoires d'outre-tombe*, et cela passe par l'œuvre exemplaire de Shakespeare. Directement ? Pas du tout. L'imitation du dramaturge qu'il récusait en 1802, Chateaubriand continue, et de façon encore plus virulente, de la récuser en 1836 ; en revanche, il s'agit d'éclairer la trame des événements relatés par les *Mémoires* de quelque chose de sa lumière – une lumière indirecte, la lumière de la lune, qu'affectionnait tant Chateaubriand. Il fait lui-même le rapprochement :

« Le comédien de tréteaux, chargé du rôle du spectre dans *Hamlet*, était le grand fantôme, l'ombre du Moyen Âge qui se levait sur le monde, comme l'astre de la nuit, au moment où le Moyen Âge achevait de descendre parmi les morts : siècles énormes que Dante ouvrit, que ferma Shakespeare. »

C'est un autre aspect de la relation de l'œuvre et de la pensée de Chateaubriand avec le Moyen Âge, et pas le moindre, assurément : les *Mémoires d'outre-tombe*, qui font comme on sait ample moisson de la « faculté créatrice peu commune » du Moyen Âge (Jean-Claude Berchet) qu'a confirmée ou révélée à partir de 1819 la réédition par Claude-Bernard Petitot de la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France – les Mémoires d'outre-tombe* ont été écrits, aussi, à la lumière de la lune de ces « siècles énormes ». ■

La réédition complète des 78 volumes par Claude-Bernard Petitot de la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France* peut être consultée à la bibliothèque du Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – Maison de Chateaubriand.

L'abbatiale de
Saint-Denis en 1833.
Adrien Dauzats
(1804-1868), 1833.
Huile sur toile.



PARIS

LE GRAND CINÉMA PLAISIR,
1918

En 1918, l'un des opérateurs d'Albert Kahn mène une campagne autochrome à Paris sur les films à l'affiche. Du reportage sur la programmation de l'époque au souvenir des salles de cinéma, c'est l'histoire de l'industrie cinématographique qui s'exprime aujourd'hui dans ces autochromes. Les façades des cinémas sont alors soignées comme des petits palais pour attirer le passant et le faire rêver. Ces architectures parfois hétéroclites disparaissent du paysage parisien lorsque les grands complexes entraînent la fermeture des salles de quartier, pour la plupart détruites à la fin des années 1960.

À la date de la photographie, le distributeur Louis Aubert a racheté les deux commerces du 95-95bis rue de la Roquette depuis le printemps 1914 (le marchand de chaussures et le modeste Cinéma Plaisir installé en 1910). Déjà exploitant du Cinéma Voltaire, rue de Charonne, l'homme d'affaires ambitionne d'ouvrir une salle de 2 000 places. Mais son projet est ajourné par le conflit mondial, au même titre que d'autres chantiers de cinémathèques. L'enseigne Grand Cinéma Plaisir ajoutée sur la façade, ainsi que l'affichage empiétant sur la boutique de chaussures, témoignent de cette période.

Le public est invité à suivre les aventures de Zigomar, personnage de bandit créé par le romancier Léon Sazie. Cet ancêtre du Fantômas de Louis Feuillade a d'abord fait son apparition dans des feuilletons publiés dans le quotidien *Le Matin*, en 1909-1910. Le succès dans la presse est suivi du succès à l'écran, avec l'adaptation de Victorin Jasset. Le Grand Cinéma Plaisir propose le premier film de la série : *Zigomar* (sorti le 14 septembre 1911) ; et annonce la programmation du troisième : *Zigomar contre Nick Carter* (sorti le 22 mars 1912). Selon le principe de la série, le public retrouve le même héros dans des histoires autonomes. Zigomar peut mourir vaincu par le détective Nick Carter, il ressuscite sans problème dans *Zigomar, peau d'anguille !* Le sixième épisode du *Baron mystère* est également à l'affiche (*L'Écrimeur masqué*, sorti le 29 mars 1918), série en huit épisodes d'après un roman d'Henri Germain (1855-1918), réalisée par Maurice Chailiot et distribuée par Louis Aubert.

En 1919, Aubert détruit l'ancienne boutique de chaussures et le petit cinéma au décor de guirlandes, afin de construire le palais qu'il avait prévu avant la guerre : le Voltaire Aubert Palace. Cette dernière salle est démolie en 1969 et remplacée par un immeuble de logements.

SOPHIE COUËTOUX
Musée Albert-Kahn



Le Grand Cinéma Plaisir,
rue de la Roquette,
Paris, 11^e arr.
Autochrome d'Auguste
Léon, 14 mai 1918.
© Albert-Kahn, musée et jardin
départementaux, collection des
Archives de la Planète.

RES BULLY

ON FONDEE
n 1884
CURSALES
Rue Turbigo
Rue Chateaubriand
Rue Ordener

CHAUSSURES
SUR
MESURES

CHAUSSURES
BULLY

GRAND CINEMA PLAISIR

GOMAR

grand Succes Serie d'Adventures

CY 35

SUCCES
CE SOIR



SUCCES

SUCCES

CINEMA-PLAIS



V.12

allée
de la Culture

LA REVUE CULTURELLE DU DÉPARTEMENT
DES HAUTS-DE-SEINE

et POUR MÉMOIRE

ARBRES, TROPHÉES ET BEAUX LIEUX



CHÂTENAY-MALABRY

EDMOND DZIEMBOWSKI

PRIX CHATEAUBRIAND

L'historien Edmond Dziembowski, auteur de *La Guerre de Sept Ans* (1756-1763), est le lauréat 2015 du Prix Chateaubriand décerné le 18 novembre dernier à la Vallée-aux-Loups.

« Consacré au conflit le plus emblématique de la rivalité franco-britannique au XVIII^e siècle, l'ouvrage associe l'histoire militaire et diplomatique à une analyse de la culture politique des puissances belligérantes. Son ambition est de montrer que la guerre de Sept Ans, loin de limiter ses effets au bouleversement de l'ordre européen (ascension de la Prusse, émergence de la Russie...) et à la domination maritime et coloniale britannique, s'est également traduite par des mutations politiques capitales en France, en Grande-Bretagne et dans les colonies d'Amérique. »

Le prix Chateaubriand, fondé en 1987 par le Département et doté de 15 000 €, couronne un ouvrage portant sur la période où vécut Chateaubriand ou sur des thèmes abordés dans ses œuvres. Il a notamment été attribué à Jacqueline de Romilly, Paul Veyne, Emmanuel de Waresquiel... et en 2014 à Hugues Daussy.

La Guerre de Sept Ans. 700 pages. 27€. Éd. Perrin - Ministère de la Défense

La remise du prix, suivie d'une conférence donnée par le lauréat, aura lieu le jeudi 11 février 2016 à 18h à l'Institut de France, 23, quai de Conti - Paris 6^e. Réservation obligatoire sur maison-de-chateaubriand@hauts-de-seine.fr



Edmond Dziembowski est professeur d'histoire moderne à l'Université de Franche-Comté, spécialiste de l'histoire politique et culturelle de la France et de la Grande-Bretagne au XVIII^e siècle. Il avait publié en 2006 aux éditions Perrin une biographie *Les Pitt. L'Angleterre face à la France, 1708-1806*. Son nouveau livre, qui a déjà reçu le Prix Guizot 2015 de l'Académie française, est la grande synthèse attendue sur la « Première Guerre mondiale », qui a marqué le début du déclin de la France et consacré l'Angleterre comme première puissance mondiale.



Mercredi 18 novembre, entre les cariatides de la Maison de Chateaubriand, Patrick Devedjian, député et président du conseil départemental, et Marc Fumaroli, de l'Académie française, président du jury, ont proclamé le nom du lauréat 2015 élu par les seize membres du jury dont Jean d'Ormesson.

© CG92/Willy Labre

Le Jury

Le jury est placé sous la présidence de **Marc Fumaroli** de l'Académie française :

Colette Beaune, professeur d'histoire médiévale à l'université Paris Ouest-Nanterre - La Défense.

Lucien Bély, professeur d'histoire moderne à l'université Paris IV.

Guy Berger, président de la Société Chateaubriand. **Simone Bertièrre**, historienne.

Alain Besançon, membre de l'Institut. **Gabriel de Broglie**, de l'Académie française, Chancelier de l'Institut de France.

Jean-Claude Casanova, membre de l'Institut, directeur de la revue *Commentaire*.

Benedetta Craveri d'Aboville, professeur de littérature à l'université Suor Orsola Benincasa de Naples.

Xavier Darcos, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques.

Béatrice Didier, professeur émérite à l'École normale supérieure.

Jean d'Ormesson, de l'Académie française.

Laurence Plazenet, maître de conférences à l'université Paris IV.

Philippe Raynaud, professeur de Sciences politiques à l'université Panthéon - Assas.

Jean Tulard, membre de l'Institut. **Michel Zink**, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles lettres.

Secrétariat général : **Bernard Degout**, directeur de la Maison de Chateaubriand.





© CD92/Willy Labre

ARBORETUM DE LA VALLÉE-AUX-LOUPS

IL a 120 ans C'EST « L'ARBRE DE L'ANNÉE » !

Il a 120 ans : le cèdre bleu pleureur de l'Arboretum du Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups a été désigné comme « Arbre de l'année 2015 » par le jury du concours organisé par l'Office National des Forêts et la revue *Terre Sauvage*.

L'arbre est un enjeu majeur pour notre époque. Un patrimoine à protéger, pour le présent mais aussi pour les générations futures. Un élément déterminant des équilibres écologiques et de la qualité paysagère d'un territoire, et donc de notre bien-être. Bien que très urbanisés, les Hauts-de-Seine possèdent un patrimoine arboré extrêmement riche comprenant 4 371 arbres remarquables, inventoriés et classés dès 1999. Ce sont des sujets souvent vénérables mais aussi vulnérables, de par leur âge, leur taille et les conditions écologiques, parfois difficiles, dans lesquelles ils vivent. Il faut être vigilant afin d'assurer leur pérennité mais aussi rapprocher le plus possible les habitants de cette richesse trop souvent méconnue. L'arboretum du Domaine départemental de la Vallée-aux-loups, à Châtenay-Malabry, est un des exemples les plus représentatifs de cette volonté de valoriser le patrimoine arboré des Hauts-de-Seine. Ce jardin dédié à la botanique depuis le XIX^e siècle, lorsque les célèbres pépinières Croux s'y implantèrent, a été acheté par le Département en 1987. À côté des sujets séculaires, des centaines d'arbres, souvent rares, y ont été plantés au cours des dernières décennies afin d'élargir la palette végétale du site.

Ce cèdre de l'Atlas a été planté en 1895

Parmi les arbres remarquables qu'on y découvre, le sujet le plus exceptionnel est le cèdre bleu pleureur (*Cedrus libani ssp. atlantica 'Glauca Pendula'*), qui a représenté l'Île-de-France au concours « L'arbre de l'année », organisé par l'Office National des Forêts et la revue *Terre Sauvage* avec plusieurs partenaires, dont l'Agence des Espaces Verts de la Région Île-de-France. Ce concours, dont le but est de valoriser le patrimoine arboricole français, a décerné deux prix, celui du public et celui du jury. C'est ce dernier qui a été attribué, en septembre, à notre cèdre bleu.

Ce sujet majestueux, au port si surprenant, est une mutation naturelle d'un semis de cèdre de l'Atlas, apparue en 1873 à Châtenay. Planté à l'Arboretum en 1895 par les pépiniéristes Croux, il semble porter en lui toute l'histoire de la grande tradition arboricole française. On dit, en effet, qu'il est à l'origine de tous les cèdres bleus pleureurs que l'on trouve aujourd'hui dans les jardins, obtenus à partir de cette première mutation. C'est aussi pour cela, et pas seulement pour ses qualités esthétiques ou sa longévité, qu'il a été labellisé « d'intérêt national », en 2001, par l'association A.R.B.R.E.

Avec son impressionnante ramure bleutée, qui couvre une surface de près de 700 m², cet arbre est un « lieu » accueillant, protégé, heureux ; un jardin dans le jardin, propice à la contemplation. Et comme dans un jardin, la nature et l'art des hommes s'y rencontrent pour former un accord parfait. Ainsi, afin de valoriser davantage son port et soutenir ses branches, des étais poétiquement appelés « stalagmites » y ont été installés récemment par le sculpteur Francis Ballu (voir notre revue *Vallée de la Culture* n°5).

Marco Martella, historien des jardins

BOULOGNE-BILLANCOURT

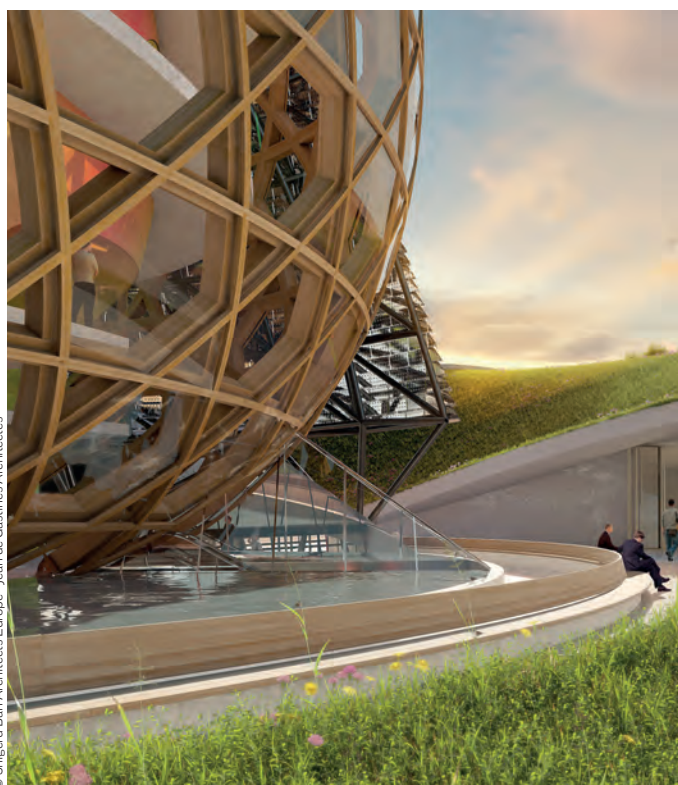
La Cité Musicale PREND FORME

Depuis les berges, la silhouette du bâtiment, toute en courbes et en béton, commence à se dessiner. Au total, quarante cinq mille mètres cubes de ce matériau seront utilisés pour construire la Cité musicale départementale. D'une longueur de 324 mètres, pour une largeur comprise entre 20 et 125, elle occupera pleinement la pointe aval de l'île Seguin et ses 2,35 hectares.

Si les travaux préparatoires ont commencé en mars 2014, le chantier de l'équipement à proprement parler a débuté quatre mois plus tard en juillet. Actuellement, plus de quatre cents personnes, tous métiers confondus, s'affairent sur la pointe aval. La construction de l'équipement nécessitera, au total, plus d'un million d'heures de main-d'œuvre. Et aux quarante cinq mille mètres cubes de béton, il faudra ajouter 5 500 tonnes d'acier et 3 500 de charpente métallique.

Alors que le gros œuvre touche à sa fin, une autre étape déterminante a commencé cet automne : le montage du futur auditorium, un des éléments architecturaux forts imaginés par Shigeru Ban et Jean de Gastines, un « nid » posé sur un plan d'eau et reconnaissable à sa coque en bois tressé et à sa voile recouverte de panneaux solaires. Le chantier s'achèvera à la fin de l'année 2016.

Émilie Vast



© Shigeru Ban Architects Europe - Jean de Gastines Architectes

© CD92/Olivier Ravoir







© CD92/Willy Labre

BAGNEUX

CULTURES URBAINES ET UNIVERS CIRCASSIEN

Le Centre des arts du cirque et des cultures émergentes, qui aime à se faire appeler le « Plus petit cirque du monde », a enfin depuis le 25 juin dernier son « grand » chapiteau à Bagneux.

Au pied de la cité des Cuverons, le nouvel espace se déploie sur 2 000m². La grande salle peut accueillir 360 spectateurs sous son chapiteau de bois coloré haut de 28 mètres. Le lieu englobe également un studio de danse, une salle dédiée aux compagnies en résidence, un café associatif ainsi que des équipements destinés aux pratiques acrobatiques de la rue, BMX, roller ou skateboard. On doit cet « origami géant », audacieux bâtiment tout en bois coloré, aux architectes du cabinet Construire, déjà créateurs des chapiteaux de l'Académie Fratellini et du théâtre équestre Zingaro.

Créé dans un gymnase voilà vingt-trois ans par une poignée de passionnés, dont Daniel Forget, son fondateur, ce « cirque social », comme il se baptise, emploie aujourd'hui vingt personnes, accueille chaque année pas moins de cinq mille élèves dans ses ateliers et n'oublie pas d'organiser en juin son festival *Hip Cirq Hop*. Pour son directeur, Elefterios Kechagioglu, le PPCM mise sur un impact social, environnemental et économique car il est à la fois « *un lieu d'expérimentation de pratiques artistiques dans des quartiers populaires, un lieu de formation qualifiante et un acteur de développement pour le sud des Hauts-de-Seine* ». L'État, la Région, le Département (le projet avait d'ailleurs remporté en 2011 un prix au titre de l'économie sociale et solidaire), l'Agglomération et la Ville, ont financé cet équipement de 3,5 M€, un des rares lieux d'Île-de-France à être équipé d'un trapèze volant. **HC**

lepluspetitcirquedumonde.fr

La programmation prévoit une centaine de spectacles chaque année. Animation permanente garantie pour ce nouveau haut lieu du cirque français, aux multiples facettes architecturales et à visée internationale.



© Ville de Malakoff

CHAVILLE

au « 25 de La Vallée »

Située au cœur du nouveau centre-ville et inaugurée au mois de septembre 2015, la MJC de la Vallée (mjcdelavallee-chaville.com) s'impose comme une prouesse architecturale.

Fort de ses 1 600 adhérents, ce nouveau pôle culturel et de loisirs est installé dans un bâtiment original et écologique de 2 000 m² déjà primé pour ses architectes, Ilham Laraqui et Marc Bringer. Cette structure dont toutes les activités s'organisent autour d'un grand patio central dispose d'une salle de concert pouvant accueillir 400 personnes debout ou 200 assises sur tribune télescopique, un café-théâtre, des salles d'activité et de cours, une ludothèque, des studios de répétition, de percussion et d'enregistrement. Le tout généreusement ouvert sur l'extérieur grâce à de larges baies et quatre grandes terrasses.

Conçue comme une véritable « œuvre sculpturale », cette construction est habillée de « grands arbres » stylisés, en écho à la forêt voisine. Le revêtement en bois est mis en valeur par une enceinte en béton auto-plaçant noir teinté dans la masse pour obtenir un noir réfléchissant. La résille décorative en mélèze brut est le fruit du travail artistique des charpentiers et sculpteurs qui ont assemblé des pièces de 15 mètres de hauteur sans joint ni système de fixation apparent. Une performance exceptionnelle !

Lors de l'inauguration, le 25 septembre dernier, Patrick Devedjian, président du conseil départemental, s'est félicité que « *les pôles culturels se densifient dans les Hauts-de-Seine* », et qu'avec ce bâtiment qui « *contribue au rayonnement de Chaville, la Vallée de la Culture a déjà pris tout son sens ici* ». D'ailleurs le Département a participé au financement à hauteur de 343 000 €, sur un coût total de 7,3 M€ pris en charge principalement par la SPL Seine Ouest Aménagement et la ville, avec la participation de l'État et de la Région. **HC**



© Philippe Dobrowolska

En première ligne : Jean-Jacques Guillet, député maire de Chaville, coupant le ruban, avec à ses côtés (à sa droite) Patrick Devedjian, député et président du conseil départemental, et (à sa gauche) Armelle Tilly, conseillère départementale, Christophe Tampon-Lajarriette, maire adjoint chargé de l'aménagement urbain.

En deuxième ligne (de g. à d.) : Grégoire de La Roncière, maire de Sèvres et conseiller départemental, Denis Badré maire de Ville-d'Avray, et l'architecte Ilham Laraqui.

© CDSZ/Willy Labre







© Photo Christian Lauret

MEUDON

DE CHAMPAIGNE à ZAO WOU-KI

Le musée d'Art et d'Histoire de Meudon accueille jusqu'au 6 mars 2016 une cinquantaine d'œuvres de la collection de Bernard Dorival (1914-2003) à l'occasion du départ de Francis et Marie-José Villadier.

Bernard Dorival, professeur à l'École du Louvre, contribua, aux côtés de Jean Cassou, à créer le musée national d'Art moderne. Il fonda par ailleurs le musée national des Granges de Port-Royal et écrivit de multiples ouvrages consacrés à l'Histoire de l'art dont le catalogue raisonné des œuvres de Philippe de Champaigne. Il fut l'un des plus vaillants supporters de la génération des Manessier, Bazaine, Pignon ou Soulages, dont le talent novateur bousculait les certitudes artistiques du moment.

L'exposition de Meudon montre cinquante-trois œuvres de sa collection. Des tableaux de Philippe de Champaigne voisinent avec des compositions de Pierre Soulages, Zao Wou-Ki, Nicolas de Staël, Georges Rouault, Odilon Redon, Édouard Pignon, Alfred Manessier, Jean Le Moal ou Jean-Michel Atlan... La sculpture est représentée par Germaine Richier, Julio Gonzalez et Émile Gilioli aux côtés de délicates gouaches de Jacques Villon, Alberto Magnelli ou Gérard Schneider, d'un pastel de Claude Monet et d'aquarelles de Jean Bazaine. Cette collection est le reflet du remarquable éclectisme de Bernard Dorival qui connaissait, comprenait et aimait de la même

manière, la peinture du Grand Siècle et la création contemporaine. Cette exposition sera la dernière de Francis et Marie-José Villadier, tous deux conservateurs du patrimoine, qui dirigent le musée, main dans la main, depuis plus de trente ans. En cette fin d'année 2015, ils quittent la maison d'Armande Béjart restaurée. L'amitié des artistes leur a permis d'accueillir de nombreuses œuvres d'art de la seconde moitié du XX^e siècle. « *Dorival ayant été notre professeur, nous avons plaisir à le retrouver, au travers de sa collection, au moment de notre départ.* »

Et on se souviendra du festival de musique et de théâtre, de la création d'un département consacré à l'histoire de la peinture de paysage aux XIX^e et XX^e siècles, de leur intense collecte de documents sur l'histoire de la ville.

Hervé Colombet

Bernard Dorival. De Champaigne à Zao Wou-Ki. 5 décembre 2015 - 6 mars 2016. Musée d'Art et d'Histoire de la Ville de Meudon. 11 rue des Pierres - 92190 Meudon. Tél. : 01 46 23 87 13. Ouvert du mardi au dimanche, de 14h à 18h.

Composition rouge et noir, Zao Wou-Ki (1921-2013), 4 novembre 1967. Huile sur toile, 65 x 82 cm. Coll. Part.

__ vallée de La **CULTURE**
__ **UN PROJET** POUR AFFIRMER TOUTES LES CULTURES
__ **UNE REVUE** POUR EXPLORER TOUS LES ARTS ET
PATRIMOINES

WWW.HAUTS-DE-SEINE.NET